MELCHIOR CANO

LA VICTOIRE SUR SOI-MÊME

PRÉFACE PAR P. MANDONNET

TRADUCTION DE MAURICE LEGENDRE
DESSINS DE VALENTINE REYRE
GRAVÉS SUR BOIS PAR P. BAUDIER

HUITIÈME ÉDITION

ÉDITIONS DE LA REVUE DES JEUNES
3, RUE DE LUYNES, PARIS (VII°) - Tél. : FLEURUS 19-68

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/lavictoiresursoi0000melc

LA VICTOIRE SUR SOI-MÊME

NOVS SOMMES
PLVS QVE VAIN-
QVEURS GRACE
A CELVI QVI
NOVS A AIMES.
V Reyre

MELCHIOR CANO

LA VICTOIRE SUR SOI-MÊME

PRÉFACE PAR P. MANDONNET

TRADUCTION DE MAURICE LEGENDRE
DESSINS DE VALENTINE REYRE
GRAVÉS SUR BOIS PAR P. BAUDIER

ÉDITIONS DE LA REVUE DES JEUNES
3, RUE DE LUYNES PARIS (VII°)-Tél : FLEURUS 19-68

Made in France

IMPRIMATUR

Parisiis die, 25° Novembris

† Benjamen - Octavius

Episc. Mosynopolit.

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS POUR TOUS LES PAYS, COPYRIGHT BY « REVUE DES JEUNES » 1923.

PREFACE

Il est inutile d'écrire un Avant-Propos au petit livre De la Victoire sur soi-même *si l'on considère le seul nombre de ses pages. Le traité est court et clair. Il n'appelle, à aucun titre, l'intervention d'un commentateur. C'est en nous plaçant à un autre point de vue que nous le faisons précéder d'une brève préface.*

La Victoire sur soi-même *est traduite ici pour la première fois en français. Elle se rattache, par ses origines, à l'Espagne et à l'Italie et ses deux auteurs se trouvent être un mystique qui eut son heure de célébrité et un théologien des plus renommés de son temps. Ils appartiennent, l'un et l'autre, à l'ordre des Frères Prêcheurs. Baptiste de Crème et Melchior Cano se partagent la paternité de cet opuscule de spiritualité et cette dualité d'auteurs n'est pas la moindre singularité de son histoire. Encore serait-ce justice de joindre un troisième nom aux deux précédents, ainsi qu'il sera dit dans la suite.*

Jean-Baptiste Carioni, plus connu sous le nom de Baptiste de Crème, à raison de son lieu d'origine, mourut, déjà âgé, à Guastalla, le 2 janvier 1534. *Entré chez les Frères Prêcheurs de la Congrégation de Lombardie, il s'adonna avec succès à la prédication et à la direction des âmes. Pour affermir et étendre son action apostolique, il écrivit et publia, depuis* 1523, *plusieurs traités de spiritualité, en particulier celui qui nous intéresse présentement. Il parut pour la première fois à Milan, en* 1531, *sous ce titre :* Le Livre de la Connaissance et Victoire de soi-même (1).

Le nom de Baptiste de Crème est particulièrement attaché à celui de quelques âmes d'élite qu'il dirigea pendant les dix dernières années de sa vie. Il les conduisit dans les

(1) Voici les écrits connus de notre auteur. Cette bibliographie n'est peut-être pas encore définitive. *Via di aperta verità*, Venise, 1523; Milan, 1524; Venise, 1544 et 1547. — *Della cognitione et vittoria di se stesso*, Milan, 1531; Venise, 1548 et 1555. — *Specchio interiore*, Milan, 1540; Venise, 1549. — *Filosofia divina*, Venise, 1545.

voies intérieures et les orienta dans la recherche de leur vocation. Trois d'entre elles sont bien connues: Louise Torelli, comtesse de Guastalla, qui, après sa conversion vendit son comté et institua à Milan (1530) *la congrégation des Angéliques ; saint Gaétan de Thiène* († 1547), *le fondateur des Théatins* (1525) *et saint Antoine-Marie Zaccaria* († 1539), *le fondateur des Barnabites* (1530). *Ces deux saints ont établi les premières congrégations de Clercs réguliers du seizième siècle, l'âge classique de cette nouvelle forme de vie religieuse* (1).

L'activité apostolique et doctrinale de Baptiste de Crème n'alla pas sans lui susciter

(1) O. M. Premoli, Barnabita, *Fra Battista da Crema secondo documenti inediti*, Roma, 1910; le même, *San Gaetano Thiene e Fra Battista da Crema*, dans *Rivista di Scienze storiche*, Pavia, VII (1910), fasc. VII-VIII; le même, *Storia dei Barnabiti nel Cinquecento*, Roma, 1913; R. de Maulde La Clavière, *San Gaetano da Thiene e la Riforma cattolica italiana* (1480-1527), Roma, 1911, traduction du français avec notes historiques de G. Salvadori.

13139

quelques difficultés, soit avec son ordre, soit avec l'autorité ecclésiastique, après sa mort. Ses écrits, malgré de chaudes approbations officielles et l'esprit de soumission de leur auteur à l'Eglise, furent soumis à la censure romaine et prohibés en 1562. Le concile de Trente maintint, dans son index, la défense, mais avec la moindre note : « jusqu'à correction » (1). L'agitation religieuse de l'époque, à la suite de l'hérésie luthérienne, avait rendu l'autorité ecclésiastique très attentive et sévère, si bien que les écrits de nombreux et illustres personnages du temps furent frappés de suspicion, ou subirent le sort de ceux de Baptiste de Crème.

Des quelques doctrines, ou, pour parler plus exactement, des quelques propositions qui paraissent avoir motivé la rigueur des censeurs, deux sont plus particulièrement à remarquer. Notre auteur ascéticomystique semble attribuer au libre arbitre de l'homme plus de pouvoir qu'il ne convient dans l'œuvre

(1) Ils sont retirés de l'index depuis 1900.

de la justification du pécheur et l'on fît entendre, semble-t-il, autour de lui le mot, certainement exagéré, de semi-pélagianisme. Il paraît aussi, en quelques endroits, incliner vers ce que l'on a appelé, plus tard, la doctrine du « pur amour » ; mais il ne me paraît pas dépasser en cela ce qu'on lit chez beaucoup de mystiques à théologie un peu courte. Ce qui est exact, c'est que Baptiste de Crème marche en tête de ce mouvement de spiritualité qui ira grandissant au cours des seizième et dix-septième siècles et qui met fortement l'accent sur le développement des forces volontaires et le déploiement de l'activité extérieure. Baptiste est un professeur d'énergie spirituelle pour l'œuvre de la réforme de soi-même et de la société chrétienne. A ce point de vue, comme à plusieurs autres, il a sa place marquée parmi les initiateurs de l'esprit et de la spiritualité qui prévalurent, d'ordinaire, chez les Clercs réguliers.

Parmi les admirateurs et les fidèles de la doctrine de Baptiste de Crème il faut signaler Séraphin Aceto de Portis, plus connu sous le

nom de Séraphin de Fermo, un chanoine régulier de Saint-Augustin. Les circonstances l'ont interposé entre Baptiste de Crème et Melchior Cano dans la diffusion du Traité de la Victoire sur soi-même. *Cet auteur, en effet, publia, en* 1538, *l'année qui précéda celle de sa mort, une collection d'opuscules de spiritualité, écrits en italien et édités à Milan et à Boulogne. Une nouvelle édition de Venise suivit de près, en* 1541. *Elle comprend quatre petits volumes et ne fait, sans doute, que reproduire la précédente. On y trouve des préfaces très louangeuses de la doctrine de Baptiste de Crème, ainsi qu'un abrégé de son livre* De la Victoire sur soi-même. *Ce dernier écrit est suivi, en façon d'épilogue, d'une défense ou apologie de la doctrine de son maître. Séraphin examine douze points sur lesquels on pourrait soulever des difficultés dans quelques endroits des ouvrages de Baptiste de Crème* (1). *Il les explique et les*

(1) Cette défense de Baptiste de Crème a été rééditée par le P. O. Premoli, sous ce titre :

défend. Les éditions ultérieures des opuscules de notre chanoine régulier, celles données à Venise en 1543 *et* 1548, *c'est-à-dire avant la publication de l'écrit de Cano, en* 1550, *ne portent plus les préfaces laudatives de Frère Baptiste, ni son apologie, si bien que le traducteur espagnol ignorera, en procédant à son travail, l'auteur et le traité original de la* Victoire de soi-même *et ne connaîtra que le seul abrégé, devenu anonyme, de Séraphin de Fermo.*

Nous n'avons pas à présenter ici Melchior Cano (1508-1560). *C'est un des plus célèbres théologiens de l'Espagne du seizième siècle. Il fut tour à tour professeur au collège de Saint-Grégoire de Valladolid, aux universités d'Alcala* (1542-1546) *et de Salamanque* (1546-1552), *où il succéda à son maître François de Vitoria* († 1546), *le réformateur des études théologiques en Espa-*

L'apologia di Fra Battista da Crema, dans *Il Rosario-Memorie Domenicane*, Firenze, 1918, pp. 29-34, 71-76, 107-113.

gne (1). *Nous le rencontrons au concile de Trente, où il est envoyé par l'Empereur Charles-Quint* (1551), *qui le présente l'année suivante pour l'évêché des Canaries, sans que Cano prenne effectivement possession de son siège. Il devient finalement prieur de Saint-Etienne de Salamanque et provincial de la province d'Espagne, charge dans laquelle il meurt, à Tolède, le* 30 *septembre* 1560, *âgé de cinquante et un ans* (2).

C'est *le célèbre traité* De Locis thelogicis *qui a établi la réputation théologique de Melchior Cano. Cet ouvrage, publié après sa mort* (3), *est une création des plus originales et des plus fortes de la science sacrée et elle*

(1) L. G. A. Getino O. P. *El Maestro Fr. Francisco de Vitoria y el renacimiento filosofico teologico del siglo* XVI, Madrid, 1914.

(2) Fermin Caballero, *Vida del Illmo. Sr. D. Fray Melchior Cano del Orden de Santo Domingo*, Madrid, 1871.

(3) Salamanque, 1563. Il existe une trentaine d'éditions de cet ouvrage.

st écrite dans une langue humaniste extrêement élégante (1).

Parmi les autres ouvrages, peu nombreux d'illeurs et de faible étendue, sortis de la plume de Cano, qui fut surtout un maître-proesseur, nous rencontrons le petit traité de La Victoire sur soi-même (2). *C'est une adaptation, beaucoup plus qu'une traduction du ivre de Baptiste de Crème, cinq ou six fois plus étendu que celui de Cano. Sous la plume du théologien de Salamanque l'opuscule de Séraphin de Fermo a pris les qualités de précision, de clarté et d'élégance propres à l'auteur du* De locis theologicis, *qui font, en grande partie, de cet écrit une œuvre originale et personnelle.*

Nous ne nous attarderons pas à signaler les qualités du petit Traité de la Victoire, *puisque le lecteur peut en juger lui-même.*

(1) M. Jacquin O. P, *Melchior Cano et la théologie moderne*, dans *Revue des Sciences philosophiques et théologiques*, XI (1920), pp. 121-141.

(2) Editions : Valladolid, 1550 ; Toledo, 1551, 1553; Madrid, 1717, 1780; Barcelone, 1860.

Qu'il nous suffise de dire que dans la pensée de l'éminent théologien qui nous le présente le sujet est essentiel pour la pratique de la vie chrétienne, parce que le problème par excellence de la vie humaine et spirituelle est celui de la réforme de soi-même, œuvre toujours imparfaite et à reprendre. Les voies de haute spiritualité sont souvent incertaines et ouvertes à de nombreuses illusions. Celle de la mortification des passions, de la correction des défauts et de l'acquisition des vertus est toujours sûre et profitable. On peut en croire le Maître de toute perfection quand il nous dit : « Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait (Matt., V, 48) ».

Bien que homme d'étude, Melchior Cano eut une vie assez agitée, soit à raison de ses affaires personnelles, soit à raison de l'état de la société chrétienne de son temps. Malgré la sérénité de sa pensée et la lucidité de sa doctrine, on a pu croire qu'il ne fut pas sans passion, une fois ou l'autre, dans ses jugements, ou ses démarches. Aussi ne serait-il pas peut-être hasardé de voir le titulaire de la première

chaire de théologie de Salamanque écrivant le Traité de la Victoire sur soi-même, *comme un moyen de faire son examen de conscience pour aider à sa propre réforme, encore qu'en bien des cas traités il ne pût être mis en cause. Cano était un grand esprit et une conscience religieuse profonde : il devait se connaître exactement lui-même. Il savait ses mérites, sans doute ; mais peut-être était-il encore plus persuadé de ses défauts. Une circonstance assez inattendue nous permet de voir quel jugement il portait sur son compte. Cet examen de conscience, écrit de sa main, va rejoindre le sujet de* La Victoire sur soi-même *et nous estimons plus utile que curieux les, près de Philippe II, pour les besoins de cette préface.*

En 1559, *l'année même qui précéda sa mort, Melchior Cano dut se rendre à Bruxelles, près de Philippe II, pour les besoins de son administration. Le roi d'Espagne pensa retenir alors près de lui le provincial des Dominicains, pour lui confier le soin de ses affaires de conscience. Cano avait déjà rempli*

les fonctions de confesseur près de dona Maria, la sœur de Charles-Quint, reine de Hongrie et de Bohême, pendant le sépour que la princesse fit en Espagne de 1556 *à* 1558. *Mais la perspective de la vie de cour et en pays flamand, en un temps troublé, jointe aux difficultés qui se présentaient aux yeux de Cano, le firent se récuser. Pour se rendre plus exactement compte de la proposition qui lui était présentée, Cano mit par écrit, à la manière d'une conclusion théologique, les raisons diverses qui s'offraient à son esprit.* C'est *cette note, d'ordre intime, qui nous a été conservée. Elle nous fait pénétrer dans l'âme de l'auteur* De la Victoire sur soi-même. *Si l'auteur se trouvait des défauts, du moins devons-nous lui reconnaître une belle sincérité et une modestie plus grande encore. Cela dépasse, en vérité et en grandeur, bien des pages de certains mystiques qui nous ont révélé, par le menu, leurs grâces extraordinaires, mais ont oublié de nous parler de leurs imperfections et de leurs faiblesses, ce qui eut été*

peut-être plus encourageant pour le commun des hommes.

Voici d'ailleurs cet intéressant document (1) :

« CONCLUSION. — Prendre du service à la Cour, ou au Palais royal, cela semble ne convenir, ni au Roi, notre Maître, ni à moi.

« Pour établir la vérité de cette conclusion, je suppose comme admis que personne ne me connaît mieux que moi et ne me veut moins de mal. S'il en est ainsi, mon témoignage ne m'abusera pas par ignorance, ni par malveillance. Partout, quand je dis et affirme que j'ai des défauts, il faut tenir pour certain que je les ai puisque je les connais et ne me les impute pas faussement. Si donc ils sont trop nombreux pour quelqu'un qui doit servir à la Cour, ou au Palais, la première partie de la conclusion suit d'elle même : ce service ne convient pas pour moi.

(1) Edité dans Caballero, l. c., p. 629.

I

« VERTU. — Pour ce qui regarde la vertu, qui est la base afin que n'importe quel office se fasse bien, le plus que j'en ai tient à l'opinion que l'on a de moi, opinion fondée sur l'apparence de quelque bien que l'on a vu en moi et sur l'ignorance du mal qui est mien et que j'ai pu voiler à cause de mon peu de rapports avec le monde. Mais celui qui, au ciel, est mon Juge voit bien mes misères et le peu de connaissance que j'en ai suffit à me faire trouver impropre à ce qui requiert une véritable et solide vertu. Sur ce sujet, j'aurais beaucoup à dire, mais je dirai peu, pour que l'on ne croie pas que c'est l'humilité qui me pousse à parler ainsi. N'ayant pas de vraie humilité, j'aurais aimé, au moins, à posséder quelque modestie pour qu'on ne puisse pas me l'attribuer faussement.

« LETTRES. — Pour ce qui est des lettres, je ne puis nier que j'aie reçu une bonne ini-

tiation. Mais il y a tant d'années que, par des voies imprévues, on m'a arraché à mon recueillement pour une vie plus publique et affairée, où j'ai dépensé mes meilleures années, que je n'ai pu mener à perfection ce que j'avais commencé très tôt et très bien. Même si je sais quelque chose de ma profession et de ce qui s'y rapporte, c'est peu de chose. Cela peut aider à mon salut dans un coin de ma cellule, mais non conduire à de grands profits dans la fonction qu'on me propose. Et si je dois y prêcher, il faudrait que la doctrine sortît enflammée de l'éloignement du monde et de la solitude pour porter des fruits en public.

« PRUDENCE ET DISCRÉTION. — J'ai un très grand manque de prudence et de discrétion. Les erreurs ne se comptent pas dans lesquelles je me surprends chaque jour, dans ce que je fais et ce que je dis, et je ne suis pas plus avisé un jour que l'autre. Si parfois j'arrive à bien entendre ce qu'il faut faire sur un point donné, ce n'est pas d'ordinaire au

moment voulu, mais trop tard. Or, si à raison de ce défaut, mes manquements sont si fréquents en des choses secondaires et quotidiennes, que sera-ce dans des affaires graves et dont j'ai peu d'expérience ?

« EXPÉRIENCE. — Il semblerait que j'ai de l'expérience ayant été au service de Madame la Reine ; mais ce n'était point au temps qu'elle gouvernait ce Royaume (1), de sorte que je n'ai pu prendre connaissance des affaires publiques. Et lorsque j'étais chez elle, elle ne tenait, ni une grande maison, ni un train royal. J'étais au service d'une princesse qui déjà disait adieu au monde et vivait recueillie et retirée. Il lui suffisait d'un prêtre désireux de la servir, fut-il sans compétence pour remplir des charges à la Maison royale et à la Cour. En outre, il est constant que beaucoup d'affaires du Palais, comme du Royaume, avec lesquelles de nombreuses personnes étaient familiarisées, moi, je n'ai jamais

(1) Les Pays-Bas.

pu arriver à les apprendre, alors même que je désirais les savoir. Je dois même ajouter que je détournais intentionnellement ma pensée de quelques-unes de ces affaires les plus importantes et les plus éclatantes pour qu'il ne me vînt pas à l'esprit que je pourrais, quelque jour, y être mêlé.

« SOIN ET DILIGENCE. — Le soin et la diligence requis pour le service des Princes me font aussi défaut. Je suis flegmatique, naturellement indolent et engourdi. En bien des circonstances, même très importantes pour moi, j'ai pu constater mon peu de soin et ma négligence. Il me manque cette vivacité, cette curiosité, cette tournure d'esprit requise pour découvrir et pénétrer les choses, à force d'attention. De plus, le goût et l'habitude que j'ai des études me reprennent, dès que je suis à la maison; ils me détournent des affaires et accroissent la répulsion que j'en ai.

« AUTORITÉ ET GRAVITÉ. — Un poste et une charge honorifique dans les Cours et les

Maisons royales demandent de l'autorité et de la gravité : cela, je ne l'ai jamais eu, ni n'ai pu apprendre à l'acquérir. Même les choses les plus graves, je les traite en riant. Bien des fois, quand il faudrait être sévère, je suis presque indifférent. Cela va si loin que, ni dans ma démarche, ni dans ma conversation, ni même dans le manger, je ne sais mettre le calme et la lenteur nécessaires pour avoir au moins les apparences de la gravité.

« FAVEUR ET RAPPORTS DE SOCIÉTÉ. — L'isolement où je me trouve ici, n'étant pas né dans ce pays, ni n'ayant, à la Cour, au Palais, ou dans le Royaume, une parenté qui possède du crédit ou de l'autorité, ne présente pas peu d'inconvénient. Il est vrai que la protection et la faveur du Prince donnent assez d'autorité pour traiter avec un zèle chrétien ce qui serait de mon ministère; mais on peut aussi, en un moment, et parfois sans savoir pourquoi, perdre cette faveur. Beaucoup s'y emploient contre celui qui est seul : on l'aide à tomber mais non à se relever. Et comme

le mal est ce qui prédomine, plus les intentions sont pures, plus les amis sont rares. Quoique ces inconvénients et d'autres encore que je pourrais signaler paraissent atteindre seulement la personne de celui qui doit prendre cet office, cependant, ils atteignent le ministère même.

« FORCES ET DISPOSITIONS CORPORELLES. — J'ai cinquante ans révolus. A cet âge, d'autres ne sont pas encore des vieillards. Je le suis cependant, quoi qu'il puisse en paraître. J'ai une faiblesse de la vue, de la mémoire et des forces et beaucoup d'autres attaques de vieillesse. Je souffre des reins et de la pierre, mal douloureux qui vous prend à l'improviste. La goutte me menace. Chaque jour ces infirmités croîtront et se multiplieront, aussi dois-je être considéré comme inutile pour un service.

« INCLINATION ET ÉDUCATION. — Pour réussir dans une carrière, il faut que celui qui l'embrasse ait été élevé en vue d'elle, ou

qu'il s'y sente attiré. Je n'ai ni l'un ni l'autre. Mon éducation ne s'est pas faite au Palais, ou à la Cour, mais dans un milieu d'études. Les séjours que j'ai faits au Palais ne m'en ont pas donné le goût. Or, c'est une vérité d'expérience : ce que l'on pratique contre son inclination, malgré les efforts de la volonté, reste contraint et violent et ne revêt pas la perfection requise.

« Celui donc qui est atteint de quelques-unes des insuffisances ici énumérées n'est pas idoine pour le service en question. C'est mon cas, moi qui les possède toutes et d'autres encore : je ne suis pas apte à cela.

II

« La seconde partie de la conclusion, que le service qui m'est proposé ne me convient pas, est suffisamment établie par ce qui précède; parce que quand quelqu'un n'est pas propre à un ministère, ce ministère ne lui convient pas.

« Mais, en dehors de cela, on peut le voir clairement, parce que si je change mon état de vie pour aller au Palais, ou à la Cour, il est certain que je me mets, tant au temporel qu'au spirituel, en une pire condition : je laisse la liberté pour la sujétion et un servage perpétuel ; les loisirs, pour le labeur ; un port sûr pour une navigation en haute mer et par des routes dangereuses. Je renoncerai à être le maître de mon temps et de mon talent quel qu'il soit, alors que je puis, selon mes désirs, les consacrer à mes études. Tout cela me sera ôté par les choses temporelles et les affaires, qui, elles, me rendront inquiet et insatisfait. Au lieu d'entendre la sagesse de Dieu en lisant les saintes lettres, au lieu de converser avec lui dans des sacrifices de la messe plus fréquents et en des oraisons attentives et recueillies, je devrai subir les divagations d'hommes aveugles, mus par l'ambition, la ruse et d'autres passions. Je devrai m'étudier, parler d'eux avec circonspection et je perdrai ainsi la douceur et le charme d'une situation pour les désagréments et les écœurements d'une autre.

J'avais jusqu'à présent de bonnes cartes en main et du profit; comment rentrerai-je en jeu, en risquant de perdre ce que j'ai gagné.

« Dieu m'a accordé jusqu'à présent la grâce d'avoir donné bonne opinion de moi au jugement des hommes. Pourquoi exposerais-je un si grand bien pendant le peu d'années qui me reste? Mon âge me presse d'expier et de pleurer mes péchés. Il serait téméraire d'aller là où il y a, tout au moins, plus de danger d'avoir à pleurer, chaque jour, avec plus de regret et de se purifier avec plus de difficulté. Dans l'état et le mode de vie où je suis présentement Dieu m'a accordé d'être en paix, de ne désirer pas les biens inutiles de la terre, abondamment pourvu que je suis du nécessaire de la vie; si je changeais, qui sait ce qu'il adviendrait de moi? Finalement, comment serait-il bon que j'entre dans un état de choses, au temps où il me serait utile d'en sortir, alors même que j'y aurais toujours été? Comment me peut-il être bon d'entrer là où ceux qui en jugent le mieux désirent d'ordinaire en être sortis?

« J'omets, avec d'autres choses, de signaler les circonstances qui, vu mes insuffisances, font que je suis moins propre au service demandé et qu'il l'est moins lui-même pour moi. Tels, par exemple la haine des gens de ce pays contre quiconque parle castillan, maintenant, surtout, que les plaies sont ouvertes et saignantes, les esprits inquiets et mal soumis. Il règne un mécontentement naturel et universel qui les rongent, dès qu'on ne se plie pas à leurs désirs, désirs qui n'ont ni bornes, ni mesure. Ajoutons l'envie féroce qu'excitent tout honneur et toute faveur accordés à un autre; moins affectés qu'ils sont de leur propre mal que du bien d'autrui; la facilité à croire ce qui est fâcheux; la liberté et l'effronterie à l'imaginer; la licence dans la médisance, le faux témoignage et le mensonge. Tout cela ne fait que confirmer les deux parties de ma conclusion : le service du Palais n'est pas fait pour moi et je ne suis pas fait pour lui. »

Fr. P. MANDONNET,
des Frères Prêcheurs.

PROLOGUE

DE LA VICTOIRE SUR SOI-MÊME.

Bien des fois, non sans un grand étonnement, je me suis posé ce problème : si la nature nous a formés d'un corps et d'une âme, celui-là, misérable et mortel, celle-ci divine et immortelle, quelle est donc la raison des soins continuels que nous donnons à notre corps, chacun dans la mesure de nos moyens, alors que nous laissons notre âme dans un étrange abandon, comme si nous n'en avions pas, ou comme si elle n'avait besoin de rien? Il n'est personne au monde qui, pour se vêtir, ne cherche à se procurer un habit, le moins mauvais possible, et il y en a qui se parent de pourpre resplendissante, de fine laine rouge, de soie délicate, et même d'or et de perles. Ce n'est pas que cela leur soit nécessaire pour couvrir la nudité de leur chair ou pour la protéger des rigueurs du froid; mais ils veulent ainsi mettre un peu plus d'éclat et

d'élégance autour de leur personne, pour l'orner. Et l'on en voit chaque jour qui non seulement ne donnent point à leur âme la belle et riche parure des vertus mais encore ne tissent pas le premier fil d'une de ses simples qualités qui, comme une étoffe, doit couvrir et orner ce qu'ils ont de plus grand en eux.

Et que dire de ces gens qui, uniquement pour leur bien-être, par un amour exagéré de ce sac de vers que peu de jours suffisent à détruire et à réduire en poussière, et qu'ils pourraient entretenir suffisamment avec si peu de chose, retournent, à force de science et d'activité, les champs et les bois, les monts et les vallées, les fleuves, les mers et les airs? Et alors que, pour un si misérable petit corps, une vile chaumière serait une demeure parfaite, ils lui accordent une vaine satisfaction en faisant venir à grands frais des diverses parties du monde des pierres choisies et des marbres polis pour lui édifier de grands et superbes palais où tout à leur aise ils pourront étendre et alimenter la curiosité de leurs yeux et de ceux d'autrui. Mais de la partie d'eux-mêmes

qui est céleste et divine, ils n'ont cure, pas plus pour la nourrir que pour la loger. Ils l'emprisonnent chaque jour plus étroitement dans l'obscure prison de leur corps de ténèbres et lui donnent bien plutôt les feuilles amères du vice que les fruits si doux de la vertu. Outre cela, quand par hasard nous sentons notre corps faible et malade, nous avons recours à mille moyens pour recouvrer la santé perdue, mais on ne recherche aucun remède pour conserver la santé de l'âme, et il nous arrive même de fuir les médecins et les remèdes spirituels qui nous sont offerts sans frais, tandis que pour soigner le corps nous ne nous arrêtons devant aucune dépense ni aucune peine. Personne ne supporterait d'avoir sa cape déchirée ou même son soulier sale, personne ne tolère la moindre meurtrissure au pied, quelque faible que soit la douleur causée; mais, pour la pauvre âme, nous tolérons mille déchirures, mille gênes et mille plaies, tout comme si ne nous importaient en rien son entretien, sa prospérité et sa santé. Vous trouverez des femmes qui, je ne dis pas pour une

bague ou pour quelque autre objet de plus de prix, mais pour une simple aiguille à travailler qu'elles ont perdue, vous retourneront deux ou trois fois la maison; et nous laissons perdre notre âme, infiniment précieuse, dont la valeur est telle que Dieu en donnant son sang et sa vie pour elle ne se considéra point comme un prodigue. Elle, pourtant, personne ne s'occupe de la chercher. Je dis de la chercher. Et cela justifie l'Ecriture qui dit : Infini est le nombre des insensés, afin que dans le désordre des méchants et des maux sans nombre, l'ordre et le nombre des bons brillent d'une lumière plus vive; et pour que l'on voie bien aussi que Dieu est si respectueux de la liberté humaine qu'il ne force personne à le servir bien qu'il montre à tous l'obligation qu'il y a de le servir; afin que les hommes, se rendant compte de la difficulté de se sauver par l'expérience manifeste de tous ceux qui se damnent, perdant confiance en eux-mêmes, reconnaissent que c'est de la divine miséricorde que leur viendra le véritable salut. Enfin il y a là d'autres desseins cachés de la sagesse

de Dieu; ainsi que le dit le Prophète, « les mauvais nous environnent, Seigneur; c'est Toi qui les as multipliés dans ta souveraine profondeur de tes conseils. » Si c'était à un philosophe qu'on demandât d'où vient que le nombre des méchants est si grand, il répondrait certainement que c'est parce qu'ils nous environnent et que pour cette seule raison ils sont très nombreux; que la vertu réside dans le juste milieu alors que les vices sont aux extrémités, et qu'il en est ici comme dans le cas du cercle : il y a le centre et la circonférence et bien peu sont ceux qui trouvent exactement le centre, alors que ceux qui peuvent indiquer la circonférence sont nombreux, car pour le centre il faut de l'adresse et un compas, alors que l'autre n'en a pas besoin; de même se tenir dans le centre des vertus étant fort difficile, car il faut une règle et un poinçon, et il faut nécesairement se tenir à un point précis, bien rares sont ceux qui le font; mais se laisser entraîner vers les extrémités étant chose facile, n'importe qui peut le faire sans aucun travail.

Aussi n'est-ce point merveille si ceux qui restent sur le pourtour se multiplient, car les hommes sont naturellement ennemis du travail et à l'inverse amis de ce qui se fait sans fatigue.

Bien que la philosophie humaine se déclare satisfaite de cette explication, le prophète David préfère malgré tout attribuer cette foule de pécheurs à la profondeur de la divine sagesse, car en vérité, à le bien considérer, on se trompe grandement en estimant qu'il y a moins de peine à se donner pour être vicieux que pour être vertueux, étant donné que la peine est plus grande pour celui qui erre de tous côtés que pour celui qui suit uniment le droit chemin. Ce que je démontrerais bien clairement si le prologue d'une œuvre aussi courte que celle-ci le comportait.

Le titre de l'ouvrage est : *De la victoire sur soi-même*, c'est-à-dire sur ses propres vices et sur ses propres passions; victoire qui n'est pas si difficile que beaucoup se l'imaginent, car il y a sans doute plus de difficulté en fin de compte à se laisser vaincre qu'à vaincre la

passion. Il n'est point de chemin si rude que la grâce de Dieu n'aplanisse devant celui qui s'efforce de l'entreprendre et où elle ne rende le progrès facile surtout lorsque les hommes trouvent un bon guide qui sache les conduire peu à peu au terme de leur voyage.

Voyant le petit nombre de livres écrits en prose espagnole qui enseignent cela avec compétence, je me suis décidé à affronter la fatigue de quelques journées de travail pour écrire ce traité dont je tire le meilleur de la langue italienne dans laquelle je l'ai trouvé écrit par un homme de grand sens et de grand esprit dans les batailles spirituelles. Le lecteur y trouvera l'origine et la cause de tous les vices et les signes par lesquels on peut les reconnaître; il trouvera remèdes et médecines fort propres à chaque maladie; il trouvera en quels cas les sept péchés capitaux sont en effet péchés mortels et dans quels cas ils sont véniels, chose qui, à ma connaissance, n'a point encore été écrite en langue espagnole. Et cela est nécessaire pour les pénitents comme pour les confesseurs, tout autant qu'aucune autre œu-

vre que l'on puisse composer. Quant à moi il ne faut me remercier que de mon désir sincère que tous profitent de l'œuvre d'autrui, bien que l'on ne puisse appeler d'autrui ce que la charité fait en propre pour la commune utilité de tous.

CHAPITRE PREMIER

L'homme composé d'un corps et d'une âme tient le milieu entre l'ange et la bête et il est nécessaire qu'il participe des propriétés des deux, c'est-à-dire de la sensualité et de la raison. C'est en effet par les appétits de l'une que se conservent l'individu et l'espèce humaine et c'est par la sagesse de l'autre que l'homme conserve la mesure dans le désir, afin qu'il n'excède point les limites que la nature lui a tracées. Ce sont ces deux parties que les théologiens ont coutume d'appeler portion inférieure et portion supérieure, non seulement parce que l'une est de condition basse et ter-

restre, et l'autre élevée et céleste, mais aussi parce que la première est soumise à la seconde et que la seconde dirige, en vertu de sa supériorité, la première. Etant aveugle, il est juste, en effet, que celle-ci soit dirigée par celle qui a des yeux et assez de prudence pour la guider. La partie sensitive a deux facultés : irascible et concupiscible. La concupiscible recherche les jouissances sensuelles, ordonnées par la nature pour la sustentation du corps et la propagation de la race humaine; l'irascible est comme la gardienne et la protectrice de sa compagne pour résister à ce qui est mauvais et défendre ce qui est bon. Car si dans les choses sensibles il n'y avait point de jouissance pour éveiller le désir, la chair délicate et ennemie du travail cesserait de chercher même le nécessaire, arrêtée par des forces contraires qui s'opposent à cette recherche. D'autre part, si l'on manquait de courage pour défendre le bien déjà conquis, notre faible corps ne pourrait pas se conserver longtemps entre tant de forces ennemies. Ces deux facultés sont donc nécessaires; mais si la rai-

son ne les guide pas avec grand soin, tels deux chevaux emportés qui tirent la voiture sans frein ni rênes, ils culbuteraient forcément et eux-mêmes et ceux qu'ils portent et l'homme descendrait non seulement au niveau de la brute, mais encore beaucoup plus bas; loin de profiter en effet de la partie qui chez lui est la principale, il s'en servirait au contraire pour sa propre perdition. De ces prémisses il découle que notre inclination nous portant à désirer ce qui est savoureux et à nous écarter de ce qui est insipide, puisqu'elle existe en nous naturellement on ne peut l'appeler ni blâmable ni louable, sinon dans la mesure où elle est victorieuse de la raison ou vaincue par elle. C'est le cas des enfants qui, agissant toujours selon la nature, n'encourent point de mérite ni de blâme tant que le libre arbitre n'intervient pas, et ainsi nous pouvons conclure que les premiers mouvements spontanés n'entraînent pas de culpabilité car il n'est point au pouvoir de notre liberté de les éviter; mais si le consentement s'y ajoute, alors ils ne sont plus premiers mouvements, mais ils sont seconds

ou troisièmes. On ne peut pas non plus les appeler déterminés car ils impliquent un jugement qui examine ce qui se fait dans son domaine et dans sa juridiction. C'est pourquoi le meilleur conseil serait d'opposer la force aux premiers mouvements, afin que vaincus, battus tout de suite, ceux-ci ne reviennent pas si souvent et avec tant de vigueur, mais, qu'au contraire, ils s'éteignent peu à peu. Mais s'ils triomphent de nous, ils reviennent plus vigoureux et plus violents, ensevelissant presque totalement la raison. De telle sorte que la chute devient une habitude et que pour l'éviter il faut autant de peine qu'il en aurait fallu peu au début de la passion pour résister. Par là tu verras combien est grande l'importance des bonnes habitudes dès le principe. Mais ce n'est point une raison pour que perde courage celui qui a pris de mauvaises habitudes, car, en s'y efforçant avec acharnement, il n'est point impossible de substituer la bonne habitude à la mauvaise, surtout si la grâce de Dieu nous assiste, elle qui peut, en un mo-

ment, changer le mal en bien, avec le concours de notre industrie dont Dieu aime se servir dans nos œuvres pour notre plus grande gloire. En effet, si dans cette lutte nous avons fourni un plus grand effort, notre part de mérite en sera accrue d'autant, et là où la bataille aura été la plus dure la couronne sera plus glorieuse. C'est ainsi que, en vérité, ceux qui ont charge de femme, d'enfants et de famille, et ceux qui sont de complexion délicate trouveront de plus grands obstacles que ceux qui sont libres d'engagements et robustes de corps; mais si ceux-là recourent continuellement à Dieu, ils pourront arriver au même résultat que les autres : la Grâce suppléant ce que la nature leur a refusé. Si bien que l'homme ne doit en aucun cas abandonner l'entreprise de se vaincre soi-même; car c'est là le premier précepte que Jésus-Christ, notre Maître, donne aux disciples de sa doctrine : renoncer à soi-même et abhorrer non seulement le monde mais son propre corps. Et, certes, il usurpe le titre de chrétien celui qui

manque à ce précepte, car comme dit saint Paul, ceux qui sont du Christ ont crucifié leur chair avec les vices et les concupiscences de cette chair.

Il faut bien reconnaître qu'il y a certaines maladies moins curables que d'autres, mais ce n'est point une raison pour perdre confiance et rendre ainsi, par le découragement, la maladie complètement incurable; c'est le cas des scrupuleux qui, rendus craintifs par l'excessive attention ou pour mieux dire par le grossissement de leurs défauts, n'osent point rassembler leurs forces pour se relever de la déchéance où ils se trouvent. Par une voie différente les présomptueux tombent dans le même défaut. Ils ont tellement confiance dans la divine miséricorde que, là où ils croient le mieux l'obtenir, c'est là qu'ils la perdent le plus sûrement; et ce qui aurait dû leur servir de couteau pour trancher le lien, leur sert de lien pour garrotter plus étroitement leur conscience. La guérison est difficile également pour les tièdes qui, croyant être fervents, sont

en réalité doublement froids, et alors que la vie leur manque, vivent heureux avec la seule peinture et apparence de la vertu. Mais la guérison la plus difficile de toutes c'est la guérison de ceux qui, ayant joui pendant un temps de la grâce de Dieu et ayant goûté la joie spirituelle et connu la suavité de Jésus-Christ, sont tombés par la suite et ont fait une chute d'autant plus périlleuse qu'ils étaient parvenus plus haut; c'est d'eux que l'apôtre dit qu'il est impossible qu'ils se remettent d'aplomb; quoique ce qui est impossible pour nous soit possible pour Dieu, dont l'art et la puissance peuvent guérir toute plaie, pourvu que nous allions vers Lui avec une entière confiance dans sa miséricorde. Je dis vers Lui, car il peut, en un instant, de pusillanimes nous rendre courageux, de présomptueux, humbles, de tièdes, fervents, de désespérés, confiants, nous rendant non seulement la première grâce que nous avons perdue, mais encore une bien supérieure. Je concluerai donc ce chapitre en disant que si de notre côté nous nous efforçons

de vaincre nos passions, avec la faveur divine, sans laquelle tout travail est vain, nous remporterons sur nous-mêmes et sur tous nos vices une victoire complète.

CHAPITRE II

LA VICTOIRE SUR SOI-MÊME EN GÉNÉRAL

Il faut sans aucun doute à l'homme une réflexion attentive et capitale pour devenir un bon chrétien. On ne saurait donner de fixité à sa vie si l'on ne prend pas pendant quelque temps le soin de réfléchir avec calme et tranquillité sur la forme et sur la manière de vivre. Par suite, il convient que nous abandonnions nos affaires pendant quelque temps, pour traiter seul à seul avec Dieu, en nous recueil-

lant en nous-même; car ainsi que dit l'Evangile : *Regnum Dei intra nos est.* Or, dans cette affaire, puisque le capital vient de Dieu, c'est à nous de fournir le travail.

Le premier point que nous devions considérer, c'est la connaissance de notre propre condition. Le démon, pour assiéger et combattre notre conscience, fait d'abord la reconnaissance de ce que sont ses forces et ses faiblesses; il l'enveloppe d'un regard perspicace pour placer son artillerie où il voit qu'elle pourra causer le plus de mal et lui donner ouverture par l'endroit qu'il trouvera le plus dégarni. S'il nous voit portés vers le boire et le manger, il nous minera avec la gourmandise; s'il nous voit emportés, il dresse les batteries de la colère; s'il nous trouve mélancoliques et apathiques, il nous assiège de paresse et d'indolence; s'il nous trouve pusillanimes, il nous tente avec les scrupules; s'il nous trouve ambitieux et naturellement pleins de présomption, il nous fait la guerre avec l'orgueil. Bref il passe en revue toutes nos dispositions natu-

relles, et là où il trouve le silex le mieux disposé il frappe pour faire jaillir le feu. Là où il voit que se trouve la poudre, il fait jaillir l'étincelle et c'est par nous-mêmes qu'il nous fait brûler nous-mêmes avec la plus grande facilité.

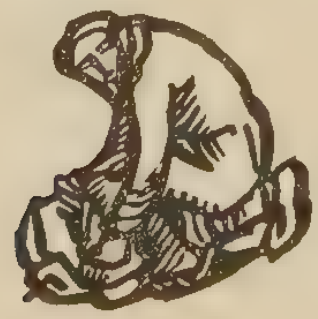
C'est avec la pareille méthode que nous devons opérer nous-mêmes pour contre-miner et renforcer ce que nous avons de plus faible; nous devons voir ce à quoi nous sommes le plus enclins, et appliquer tous nos soins là où le besoin est le plus urgent, protégeant avec plus de sollicitude le côté où notre adversaire attaquera nécessairement. Car il n'espère jamais nous vaincre s'il ne peut se prévaloir de notre aide dans la conquête de nos âmes. Le médecin, lui aussi, avant toute chose, examine le tempérament du malade, puis la maladie et ses causes. Il ne pense point la guérir radicalement si ce n'est en pleine connaissance du sujet auquel il doit appliquer les remèdes. C'est un procédé semblable qu'il faut employer, dans cette guérison de l'âme,

pour bien connaître notre tempérament et ce ne sera pas un faible remède que de le connaître. Quand nous aurons compris quels sont les vices propres de notre nature n'entreprenons pas une guerre générale contre tous les vices, mais entrons en lutte avec un seul, celui qui nous harcèle le plus; après l'avoir vaincu nous en poursuivrons un autre, et, au bout de sept fois nous verrons tomber tous les murs de Jéricho, qui ne sont point tombés d'un seul coup.

Outre cela, il nous appartient encore de veiller avec une sollicitude particulière à la garde de notre cœur, car c'est de là que procède tout le bien et tout le mal. Il ne faut point le laisser s'égarer oisivement dans ces vaines pensées d'où naissent les vaines paroles, comme dit l'Evangile, selon lequel la langue parle de l'abondance du cœur; de là naissent aussi les mauvaises actions, comme il est encore écrit dans l'Evangile, qui voit dans le cœur l'origine des adultères, des homicides et des faux serments. Il convient de savoir

distinguer la qualité des pensées qui nous occupent : il y en a de vaines comme celles des guerres et autres choses impertinentes; il y en a de superflues, comme celles de la perte de la fortune, des enfants, des parents et d'autres malheurs semblables : en y pensant on n'y porte point remède; il faudrait les laisser de côté, ne serait-ce que pour ne pas nous affliger en vain, d'autant plus que le mal est grand pour notre conscience. Pareillement, toute pensée de rancune et de vengeance, si elle est imprimée dans l'âme, doit être effacée rien qu'en pensant à la Passion de notre Rédempteur et il nous faut détruire cette écriture avec le sang de Jésus-Christ; mais surtout il faut mettre toute sa diligence à déraciner les pensées déshonnêtes, qu'elles naissent du démon, de notre chair, ou de nos mauvaises habitudes; et on y arrive en fuyant l'oisiveté, les mauvaises compagnies et autres occasions qui font naître de semblables idées; en s'armant aussi de continuelles oraisons, dont on a plus besoin que jamais dans cette

guerre contre ce vice, car la victoire ici est un don tout particulier de Dieu. C'est avec ces principes, en résumé, que les hommes parviendront à se vaincre eux-mêmes, victoire qui est le but de ce livre et le but principal de tout bon chrétien.



CHAPITRE III

DU VICE DE LA GOURMANDISE

La première rencontre dans cette guerre spirituelle a lieu contre la gourmandise; car comme la concupiscence nous invite naturellement à manger, la nature l'ayant prévu ainsi pour la conservation de la vie, en voulant pourvoir au nécessaire elle nous entraîne jusqu'au superflu. Et c'est pourquoi il est difficile de se contenir dans les limites du strict nécessaire et de réfréner toute jouissance excessive dans le manger, puisqu'on se donne cette

jouissance sous couleur de satisfaire un très légitime besoin. Car, en n'attendant pas que le besoin soit réel, en dépassant la mesure, en se procurant des délicatesses superflues ou en savourant avec une gourmandise excessive ce que nous mangeons, nous tombons légèrement dans le vice, d'où, plus tard, naîtra tout un escadron de péchés qui investissent l'âme et la harcèlent de tous côtés. D'abord, encore que la gourmandise soit mère de beaucoup de vices, son premier-né est la luxure, car le fruit d'un ventre gourmand ne saurait être que luxurieux. Puis vient la paresse, car, comme la pesanteur de la digestion empêche le cœur de s'élever aux régions supérieures, puisqu'il a les ailes engluées dans la chair épaissie, et comme les vapeurs des mets embrument le cerveau, l'homme devient incapable de méditer et de prier ou de se livrer à n'importe quelle occupation spirituelle. De là, l'excès de sommeil qui s'accompagne de rêves honteux et abominables, suivis d'effets immondes. De là les paroles inutiles qui, d'inutiles, deviennent nui-

sibles et de vaines deviennent sales; de là des équivoques; la conversation tourne à la calomnie; c'est ainsi que se perd le temps qui est si précieux, et, avec lui, l'âme qui tombe désemparée dans l'enfer.

C'est une chose bien difficile que de se corriger complètement de la gourmandise ; d'abord parce qu'elle naît avec nous et que nous la suçons avec le lait; puis parce qu'il y faut un combat sans cesse répété et que nous ne pouvons éviter; et aussi parce que nous avons le voile de la nécessité pour cacher bien des fois l'amour du superflu; ajoutez à cela le peu de gravité qui, à première vue, caractérise ce vice, et les nombreuses excuses que nous lui trouvons, en invoquant des raisons sophistiques, fondées sur la conservation de la vie et de la santé; et nous ne faisons pas attention que Dieu a mis la jouissance dans le manger, non pas pour satisfaire l'appétit, mais seulement comme condiment pour l'exciter à prendre juste ce qui est nécessaire pour la conservation du corps. La gourman-

dise bien au contraire ne considère nullement le besoin, mais seulement le plaisir, et avec les excès de table elle gâte la santé, que la tempérance conserve. Sois donc bien persuadé, en règle générale, que, quand tu mangeras, et quoi que tu manges, sans en avoir besoin, tu commettras le péché de gourmandise. Et tu le reconnaîtras en toi aux signes suivants : si tu devances l'heure sans raison évidente; si, après avoir mangé le nécessaire, tu manges les mets nouveaux qu'on te présentera encore; et si, alors que tu pourrais confortablement vivre avec deux plats, tu n'es pas content à moins de cinq ou six; si, alors que tu sais que cela t'est nuisible, tu ne sais pas modérer ton appétit déréglé; si, n'étant pas pressé, tu demandes avec insistance le repas, si tu troubles ta maison et te disputes avec ta famille parce qu'on ne fait pas la cuisine à ton goût; et même si, le déjeuner à peine fini, tu penses déjà au dîner et en parles; si tu manges tout ton saoûl, si tu le fais avec voracité et goinfrerie; ou au contraire tout doucement, en fai-

sant durer la jouissance du goût; si tu te complais à parler de ton fin discernement des mets et des vins; si tu fais trop attention à ne pas laisser passer l'heure; si, chez un supérieur, tu murmures des défauts que présente la table. Bref, je prétends que quand tu commenceras à être un peu avancé dans cette étude, Dieu te fera entendre ce qui te manque pour être sobre; ayant découvert la plaie, fais en sorte d'en chercher le remède avec diligence; et ne compte pas vaincre le second vice, ni le troisième, si tu ne sors pas victorieux de ce combat qui vient en premier lieu. Pour cela, parmi d'autres remèdes nombreux, il est très bon d'avoir toujours à table quelque sainte lecture et de l'écouter attentivement; car, sans nul doute, plus on prend soin de nourrir l'âme à ce moment-là, plus aussi on contribue du même coup à modérer l'appétit du corps. Cela paraîtrait bien extraordinaire chez un homme du siècle que cette lecture à table. Mais je pose en principe que la corruption trop ordinaire chez les chrétiens leur fera paraître ex-

traordinaire toute réforme de leurs mauvaises habitudes; si on leur recommande d'entretenir au moins quelque conversation profitable, ils diront aussi que c'est un conseil bien ennuyeux que celui qui les prive du meilleur plat du repas, c'est-à-dire de la conversation; il y a même des personnes qui trouveront ennuyeux de dire le *Benedicite* et les grâces avant et après le repas; à ceux-là il suffira d'apprendre en quels cas la gourmandise devient un péché mortel, afin qu'ils se gardent au moins de sa forme la plus grave puisqu'ils n'attachent pas d'importance à la plus bénigne. Le premier cas se présente quand on enfreint la prescription du jeûne de l'Eglise; le second, quand ce que l'on mange ou ce que l'on boit fait un mal évident à la santé; le troisième, quand l'excès du boire et du manger fait perdre le jugement, comme cela arrive chez les ivrognes; le quatrième, quand l'excès est si considérable, si coûteux, et si habituel que les aumônes que l'on doit aux pauvres se transforment en banquets et en goinfreries comme

c'était le cas du riche gourmand de l'Evangile, où nous lisons *et epulabat quotidie splendide;* le cinquième, quand à force de manger trop bien et en trop grande quantité on se trouve en grand péril de succomber à la chair et que malgré le danger on continue à jeter de l'huile sur le feu et à entretenir la concupiscence; enfin quand on est si esclave de son ventre qu'on peut être rangé dans le nombre de ceux dont saint Paul dit *quorum Deus venter est;* ce qui se passe dans le cas où, se trouvant en face d'une chose à laquelle les préceptes de l'église obligent, on passe outre pour satisfaire sa gourmandise.

Tout cela concerne les faibles; car les diligents, ceux qui ont la préoccupation de leur salut, sachant que l'eau vient au moulin de bien loin, quand il s'agit surtout des vices charnels, se gardent des petites choses pour ne point être entraînés peu à peu vers les grandes.

Pour en revenir donc aux remèdes de la gourmandise, il en est un, unique entre tous, qui

consiste à avoir toujours présent à la mémoire le fiel dont à son heure dernière le Rédempteur vit sa soif abreuvée. Et s'il était possible à chaque bouchée d'avoir toujours présentes à l'esprit les plaies de Jésus-Christ, en peu de temps cette vilaine plaie se guérirait. Or, tu sauras que tu en es guéri quand, après avoir bien compris que les aliments ne nous sont donnés que comme médecine, tu ne désireras pas plus les bons que les mauvais, pourvu qu'ils te donnent suffisamment de force et de substance. Tu t'en apercevras aussi si tu éprouves de l'ennui à payer ce tribut si important à ton ventre; une fois que tu seras libéré de ses impositions et de ses servitudes tu sentiras naître en ton âme une joie continue; car c'est là le vrai signe du triomphe d'un esprit nourri et plein de consolations intérieures sur les jouissances que procurent les aliments extérieurs.

CHAPITRE IV

DU VICE DE LA LUXURE

La seconde bataille nous est livrée par le second vice : l'infect vice de la luxure, dont le fondement se trouve aussi dans la concupiscence; et si, dans cette rencontre, nous ne prenons pas les armes de l'esprit, aucune défense ne sera suffisante; car il nous attaque si rudement que si Dieu même, de sa propre main, ne répare pas et ne fortifie pas notre conscience, elle s'écroulera sans aucun doute avec tout l'édifice spirituel, qui repose sur le quadruple pilier des vertus cardinales. Si au

premier combat la tour de la Tempérance s'effondre, celle de la Force tombe en même temps, puisque l'homme ne veut pas se faire violence pour vaincre son appétit; la lumière de la Prudence se perd également, comme l'expérience nous le montre chez les charnels: semblables à des brutes, leur esprit devient incapable de comprendre les choses divines, et même les choses humaines. Enfin tout cela est au détriment de la Justice, puisque nous ne payons plus à Dieu cette dette, pourtant si sacrée, qu'est la conservation de son temple en parfait état de pureté, ce qui est le véritable moyen de voir Dieu, qui se laisse contempler seulement de ceux qui ont le cœur pur, et c'est la justice du royaume du ciel où tous seront comme les anges si comme des anges ils ont vécu sur terre.

Chez nous ce vice naît premièrement des sens, lorsqu'on voit, entend ou touche des choses qui incitent à la luxure. C'est pourquoi, suivant l'exemple de Job, il convient de faire un pacte avec chaque sens pour qu'il ne fran-

chisse pas la limite posée par la raison. Car si à ce premier stade on ne résiste pas au plaisir, incontinent, le mal saute au second, que beaucoup appellent cogitatif, d'autres imaginatif; c'est là que nichent les mauvaises imaginations, et la pensée qui trouve une délectation à les contempler et à les passer en revue est appelée, dans les écoles, rêverie complaisante; c'est pourquoi, aussi, convient-il alors, avant la déflagration de la poudre, d'évoquer dans son imagination des objets sains qui l'occupent, afin que les mauvaises pensées soient contraintes et forcées de céder la place aux bonnes; car, comme on dit, un clou chasse l'autre. Dans le cas contraire, à l'improviste, la raison se trouve blessée par ce narcotique délicieux qui, la plupart du temps, s'attaque à ceux qui s'abandonnent. Mais si, même après ces précautions, la tentation persévère encore, il sera nécessaire d'appeler à son aide les jeûnes, les veilles et les disciplines, ou, en tous cas, la prière et la contemplation. Ainsi, d'une part, ce mauvais hôte sera chassé par le rude traitement infligé au corps, et, de l'au-

tre, l'âme, étant nourrie de délices célestes, méprisera les plaisirs charnels au profit des plaisirs divins. Au cas contraire, que le chrétien soit bien sûr que le monstre passera au dernier réduit; il s'installera dans la volonté et celle-ci, en lui livrant passage, concevra et enfantera le péché mortel.

Il est important de remarquer que ce consentement de la volonté a beaucoup de degrés : l'un s'appelle sensuel; ce serait le cas si, sans mauvaise intention, on touchait la main et on se complaisait à ce contact; quand je dis se complaire je parle d'une certaine espèce de complaisance charnelle que tu reconnaîtras à son effet par l'altération de la chair qui s'enflamme; en effet, s'il n'y avait qu'un plaisir naturel à toucher de la douceur tiède, comme ce pourrait être le cas de deux femmes qui honnêtement se donneraient la main, ce cas ne relèverait pas du vice dont nous parlons. Le second degré est dans la cogitative, quand la volonté, pour ainsi dire exprès, dissimule et laisse la mauvaise pensée se repaître

de sa jouissance; c'est le péril que courent souvent les femmes veuves, au souvenir de leur vie conjugale. Le troisième est un consentement conditionnel : c'est le cas de celui qui voudrait que la jouissance fût permise ou qui regrette qu'elle soit défendue; et c'est le péril que risquent souvent les jeunes filles quand elles pensent au plaisir qu'elles prendraient avec tel ou tel s'il était leur mari, tout cela, pour parler en termes scolastiques, s'appelle le consentement interprétatif, car on interprète et on déclare que la volonté désire cette jouissance sensuelle; en effet, elle ne l'empêche pas alors qu'elle pourrait et devrait le faire, et, bien au contraire elle lui permet de s'attarder dans l'appétit des sens. Et quoiqu'il ne manque pas de gens qui, dans quelques-uns de ces cas, et spécialement dans le troisième, estiment qu'il n'y a point de péché mortel (ce qui n'est pas certain, étant donné que c'est au contraire très probable), personne ne peut nier le danger qu'offre le consentement; celui qui ne fuira pas le danger, selon la parole du sage,

y périra; comme l'expérience le montrera à ses dépens, à celui qui, sans elle, ne le croirait pas. Le dernier degré se trouve dans la détermination absolue et délibérée; en ce cas, la volonté consent expressément au mal, quoiqu'elle ne le commette pas, soit par crainte du déshonneur ou pour quelque autre respect humain ou parce que l'occasion de satisfaire ce mauvais désir ne s'est pas présentée; en ce cas la culpabilité du pécheur est complète, bien que l'exécution extérieure ne soit pas intervenue; mais, comme nous l'avons dit au début de ce petit traité, les mauvaises pensées entraînent d'ordinaire les mauvaises actions; et celui qui commence à descendre le premier degré, bien qu'à pas comptés, arrivera jusqu'au dernier, et, de marche en marche, sans s'en rendre compte, il tombera dans l'abîme, où ses fautes manifestes lui montreront quelles furent les fautes cachées qu'il avait coutume de commettre dans le va-et-vient de ses mauvaises pensées : menace de la chute qui l'entraîna par la suite.

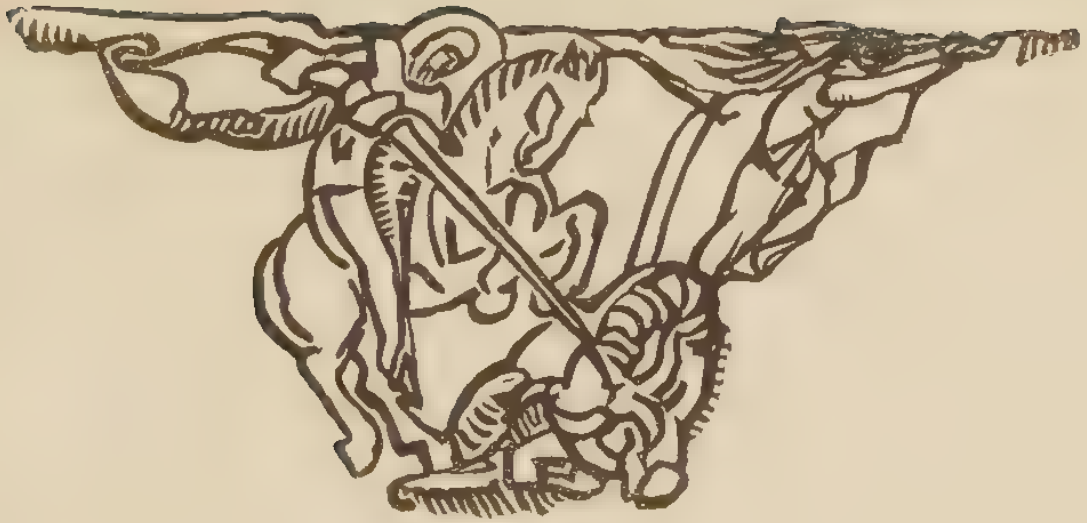
Mais voyons maintenant quels sont les au-

tres maux qui procèdent de ce mal unique. D'abord, il rend les hommes hommes de nuit : tout comme les chouettes et autres animaux nocturnes, ils ne peuvent lever les yeux vers aucune lueur ni vers aucune beauté céleste; il rend également l'homme indifférent; celui-ci ne craint plus ni le dommage ni la honte, il ne se préoccupe plus du bien qu'il perd ni du mal où il tombe, car le vice dont il est esclave le fait tourner, les yeux bandés, tel l'animal d'une *noria* (1), tel aussi Samson après que les Philistins lui eurent arraché les yeux dans la boulangerie. Enfin, sa raison est aveuglée au point que tout l'amour qu'il devrait donner à Dieu il le porte au monde, et tous les soins qu'il devrait mettre à son âme, il les donne à son corps; il ne saurait imaginer d'autre paradis que de se rouler dans la boue des jouissances luxurieuses, et s'il élève

(1) Machine dont la pièce principale est une roue horizontale, que fait tourner une bête de somme aux yeux bandés, pour tirer d'un puit l'eau destinée à l'irrigation.

quelquefois son cœur vers Dieu, c'est pour lui demander, ou des grâces mondaines, ou des biens temporels; il ne désire, en effet, et n'estime rien autre chose, et quelquefois ce vice abominable donne à l'homme le dégoût de Dieu et des choses divines; et il ne se plaît qu'à ce qui flatte ses désirs malsains. La lecture des saints livres lui fait horreur, les bonnes conversations l'impatientent; la prière lui porte sur les nerfs; il désespère de sa propre sainteté, et celle d'autrui l'ennuie; les conseils des hommes l'importunent, les suggestions divines l'irritent. Enfin, toute bonne considération lui est insupportable, car la misérable jouissance tient son âme si captive, qu'il hait tout ce qui met obstacle aux plaisirs de la chair; c'est pourquoi il s'indigne qu'il y ait des lois contraires, qu'il y ait un enfer, qu'il lui soit tenu compte de ses péchés, qu'il existe une immortalité de l'âme et l'éternité du siècle à venir, qui mettra fin brusquement et pour toujours à son bonheur présent; c'est pourquoi la foi n'est pour lui qu'un fiel dans le miel de

son plaisir charnel, et quand on lui représente soit le bonheur éternel des bons, soit le perpétuel malheur des méchants, damnés, ils tombe dans un découragement mortel et commence à vaciller dans la fermeté de sa foi, en proie à des pensées variées et confuses, véritable Babylone que construisit son amour-propre croissant de jour en jour, jusqu'à en arriver au mépris de Dieu et de ses divins préceptes. Telle est la queue de ce monstrueux serpent, qui, pourtant, oui, pourtant, nous montre un doux visage si flatteur; tel est le couronnement du vice de la luxure qui, peu à peu est venu tarir les sources de la vertu jusque dans leurs profondeurs.



CHAPITRE V

DES REMÈDES CONTRE LA LUXURE

Donc, il faut nous efforcer de vaincre ce vice, en en recherchant d'abord la racine qui se trouve principalement dans l'oisiveté, cloaque de pensées luxurieuses; et nous chasserons cette oisiveté par de perpétuelles occupations, selon la nature et les qualités de chacun. Je dis « selon la nature de chacun », car les mêmes occupations ne conviennent pas à tout le monde. Ceux qui sont de nature robuste devront s'occuper de travaux corporels, et ces travaux seront d'autant plus aptes à

guérir cette plaie qu'ils seront plus charitables et plus profitables à autrui. Ceux qui sont faibles et délicats devront mettre tout leur effort et réunir toutes leurs énergies dans les exercices d'intérieur, comme par exemple des lectures, des méditations et des oraisons. Mais tout cela ne suffirait point à nous défendre contre ce monstre si nous ne lui coupions tout accès auprès de nous. Je fais allusion ici à la gourmandise, qui, comme je l'ai dit plus haut, nous pousse fortement à la luxure, et surtout à la conversation de ces personnes dont la vue et les paroles nous induisent à ce vice. Bref, ce sont ces racines et toutes les autres, quelles qu'elles soient, qu'il nous faut arracher au lieu de nous contenter de couper la mauvaise tige qui, au bout de trois jours, lèverait à nouveau. On ne saurait en finir avec les déplorables effets si l'on n'en finit pas d'abord avec les causes qui, peu à peu, engendrent ces effets. C'est pourquoi Dieu ordonna à Loth et à sa femme, lorsqu'ils sortirent de Sodome, de ne point regarder derrière eux, et de ne point

s'arrêter à proximité; et l'utilité de cette défense nous est bien montrée par la femme inconsidérée qui, jugeant qu'il n'y avait point de danger à jeter un regard en arrière, fut changée en une statue de sel : car elle voulut être plus savante qu'il ne convenait, et ne crut point que, pour se délivrer de Sodome, il ne fallait même la regarder. A plus forte raison ne faut-il pas donner d'autres occasions plus grandes et plus directes au vice; si l'on ne fuit ses causes ou en souffrira inévitablement les effets. Il n'est point nécessaire de fournir, à l'appui de tout cela, l'excellent exemple de Dina, fille de Jacob, ni celui de David, roi d'Israël, car les exemples sont aussi nombreux que les jours de l'année. Combien en est-il qui, après s'être proposé et avoir promis avec mille serments de se corriger, quand ils se confessent pour Pâques, retournent à leur première luxure, comme le chien à son vomissement et le porc à sa fange, pour ne pas savoir éviter la première occasion. O plaise à Dieu que les confesseurs et les pénitents ouvrent les

yeux pour se rendre compte que telle est la principale cause de toutes ces rechutes et que c'est par de petits excès et par une mauvaise règle de conduite que, de rechute en rechute, l'homme ne finit jamais de guérir! Dormir sur un lit moelleux, manger des mets délicats, se vêtir d'étoffes fines et légères, s'orner de vêtements précieux et parfumés, vivre d'une vie luxueuse, ce n'est certes point là un grand excès; et cependant il est suffisant pour que saint Paul ait pu dire de la veuve qui vit ainsi qu'elle meurt en vivant. De même, rire, plaisanter, dire un compliment ou une parole déshonnête, c'est bien peu de chose en soi-même; mais l'apôtre, en considérant les conséquences, l'estima comme très grave quand il dit : « La fornication et autres immondices, les paroles obscènes, déshonnêtes ou équivoques, ne doivent même pas être mentionnées parmi vous. » L'Esprit-Saint lui inspirait que celui qui veut être chaste doit fuir les regards effrontés, les paroles déshonnêtes, les conversations dangereuses, la vie de luxe, les lectures malpropres, les pensées

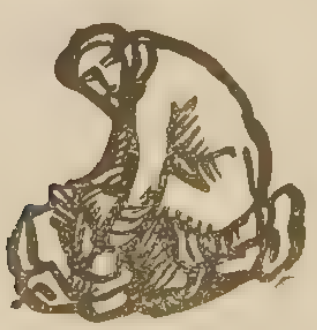
obscènes, car c'est de semblables racines que, à plus ou moins longue échéance, naissent les fruits de la luxure. Même s'ils ne naissent pas, c'est cependant une faute que d'aimer ou de ne point détester les causes de la chute, encore que cette chute ne se produise point; car ne pas ôter le bois de ce feu c'est l'alimenter; ne point enlever l'objet de cette passion, c'est la provoquer. Vouloir se tenir fermement sur le bord du précipice est une chose impossible, car le lieu est si dangereux que les plus forts glissent; à plus forte raison les faibles, que leur faiblesse même devrait inciter à la méfiance; car l'occasion, si petite soit elle, met en grand péril les plus faibles surtout dans cette lutte où plus le combat est rude plus la victoire est rare. Il faut aussi frapper avec une prière insistante et fréquente à la porte du ciel, car la vertu de la chasteté, comme nous l'avons déjà dit au second chapitre, est au-dessus de nos forces; c'est un don tout spécial de Dieu; si tu me dis que tu as demandé bien des fois à Dieu cette grâce sans

l'avoir obtenue, je te répondrai qu'il est impossible que cette parole de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit fausse : *omnis qui petit accipit.* Mais c'est que, ou tu ne demandes que des lèvres (et Dieu ne saurait entendre celui qui ne s'entend pas lui-même), ou, si tu fais oraison, tu ne te disposes point pour ce qui te concerne à recevoir cette grâce en te débarrassant de tout ce qui lui fait obstacle. Saint Jérôme retira bien peu de profit de ses prières à Rome, jusqu'au jour où s'écartant des conditions défavorables, il apprit dans le désert que c'est en fuyant et en priant que l'on remporte la victoire dans cette guerre.

Aussi sois bien certain que si sincèrement tu y mets ton ingéniosité, et si tu pries Dieu de t'envoyer sa grâce avec des désirs plus qu'avec des paroles, nul doute que tu ne sortes victorieux de cette bataille. Mais souviens-toi d'être toujours humble, car l'humilité conserve la chasteté ; et celui qui se glorifie orgueilleusement du don qu'il possède, ou qui méprise le prochain qui ne le possède pas, parce que

Dieu l'a jugé bon ainsi, perdra en même temps ce qu'il ne mérite pas de Dieu, et tombera dans cette même faiblesse qu'il n'a pas su plaindre chez son prochain. Et si tu veux savoir quand tu auras acquis cette excellente vertu de la chasteté, regarde si tu as l'âme toute enflammée et ardente de pureté tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, car de même qu'une ardeur effrénée et un embrasement de la chair est un signe que l'on est esclave de l'immonde luxure, avoir au contraire l'amour de la pureté est signe qu'on la possède, surtout si, lors de conversations avec des personnes qui provoquent à ce péché et alors que des choses déshonnêtes s'offrent à nos sens, ni l'âme ni le corps ne se trouvent portés à une action déshonnête. Car de même que le luxurieux trouve moyen de tirer de la vue des personnes honnêtes une excitation déshonnête, de même celui qui est véritablement chaste, à la vue de choses luxurieuses, n'est point incliné au vice; au contraire, le dégoût et l'horreur des turpitudes qu'il voit n'en enflamment que davantage son désir de vertu. C'est ce que nous

voyons dans l'histoire de sainte Agnès qui, amenée de force dans une maison publique, non seulement n'en vit point sa pureté flétrie, mais au contraire, purifiant ce lieu malpropre par la présence de son corps et de son âme chaste, transforma la demeure de ces femmes perdues en un temple d'anges purs.



CHAPITRE VI

DE LA COLÈRE

La partie irascible, comme nous l'avons déjà dit, nous fut donnée pour la défense de la concupiscible. C'est ce qui explique que si l'on veut nous troubler dans quelque bien ou nous affliger de quelque mal, subitement notre cœur s'émeut, tous nos membres s'arment de colère pour accourir à la défense. Et si cette puissance était employée pour l'objet que Dieu lui fixa, non seulement elle ne serait point nuisible, mais au contraire elle serait fort utile et nécessaire; c'est donc une erreur que de re-

procher à la nature une faute qui ne tient qu'à nous, soit parce que nous ne savons pas réfréner les mouvements naturels comme nous le pourrions et le devrions, soit parce que la colère que l'on devrait avoir contre les vices, nous la tournons contre notre prochain; c'est comme si, avec les armes faites pour la protection de la chose publique, quelqu'un tuait ses propres enfants ou comme si le chien que le pasteur emploie à garder ses brebis tournait ses dents contre elles. Donc, pour en revenir à cette forme d'emportement qui se présente tout d'abord à notre observation, si nous la considérons comme un mouvement subit du sang ou de la colère vers le cœur, elle n'implique ni mérite, ni blâme, ni péché, ni vertu. Mais quand, par là-dessus, s'ajoute, avec le consentement, le désir de vengeance, il y a par là même une faute; sauf si un tel désir n'était pas soumis à la raison, car alors l'emportement s'appellerait fureur, laquelle, quant au résultat ne saurait se distinguer de l'emportement coupable. Ce fut le cas de Moïse qui, furieux,

répandit beaucoup de sang de ses propres mains, mais en même temps son âme était tranquille à l'intérieur, encore qu'à l'extérieur elle le fût beaucoup moins. De sorte que, lorsque l'autorité publique et le métier que nous avons nous forcent à châtier les autres, cette ardeur nous ne l'appellerons pas colère car non seulement elle n'est point blâmable, mais elle est louable, comme elle le serait si quelqu'un s'emportait contre ses propres vices et se punissait d'y avoir cédé. Mais, dans les autres cas, l'emportement est un vice ; il ne faut point chercher à l'excuser en disant que nous ne sommes pas maîtres de nos premiers mouvements et que la colère est une humeur naturelle qui soudain nous fait monter ses vapeurs à la tête ; car, sans aucun doute, plus l'homme aura de tendance à s'excuser, moins il sera guérissable; à l'inverse, celui qui reconnaîtra sa mauvaise habitude ou cette négligence qu'il a à se contenir, cherchera plus promptement le remède à la plaie dont il s'est rendu compte. Je sais bien que ce vice quelquefois prend le pas

sur la raison au point que celui qui en est affligé ne le voit point encore; même quelquefois il l'aveugle complètement, et souvent il s'empare de l'âme de telle sorte qu'il la trouble de fond en comble jusqu'à pousser l'homme à blasphémer Dieu ou à s'en prendre à celui qu'il admettrait le moins de voir molester en sa présence.

Car ce feu est si malin que, avec la fumée épaisse qu'il dégage, il voile complètement la vue à l'entendement, et cela, loin d'être une excuse, ne doit que nous éperonner pour chercher à corriger une passion qui nous fait sortir à tel point de notre raison et nous conduit vers bien d'autres vices qui sont, soit ses enfants, soit au moins ses compagnons; car on ne saurait concevoir la colère sans orgueil de même que jamais on n'a trouvé un homme humble qui fût coléreux. Outre cela, elle cause en général la tristesse, car le fait de ne pouvoir se venger laisse l'homme plein d'amertume et d'aigreur, ou bien cette tristesse résulte de ce que l'homme fait un retour sur lui-même quand,

sa colère passée, il reconnaît toute sa folie. C'est de la colère aussi que viennent les paroles injurieuses, l'esprit contentieux et les rancœurs, les blasphèmes et les haines, et même quelquefois la perdition des familles et des cités. De même le coléreux est insupportable dans une conversation car il se fâche facilement et pour les plus petits motifs. Par avarice, quand vous touchez à son argent, il s'indigne ; par gourmandise, si les mets ne sont point à son goût, il se fâche, et par orgueil, si vous touchez à son honneur, il devient furieux. Bref, il tombe dans tous les vices à la plus petite occasion. Cent fois par jour, pour des motifs plus ou moins frivoles, la colère le met hors de lui. Il trouble la conversation de ses amis et bouleverse la maison et les personnes avec lesquelles il est. C'est pourquoi le sage Salomon conseille à tout homme sensé d'éviter l'amitié d'un homme irascible, car cet homme ne saurait être ami de personne; d'autant plus que, entre amis on a coutume de se confier des choses secrètes et,

comme le coléreux sort de lui-même pour la plus petite contrariété, il vous met à découvert votre secret le plus important. A coup sûr si l'irascible savait le danger qu'il court, il aurait pitié de lui-même, car il ne jouit ni de ce monde ni de l'autre, que son impatience même lui fait quelquefois désespérer d'obtenir. De plus le démon, qui l'a vaincu par ce péché, le livre à un autre de ses compagnons pour que celui-ci le précipite dans un autre vice; et à chaque pas il sème des embûches qui le font tomber. Chaque chose lui est bonne pour attiser le feu, pour s'emparer de lui, à chaque moment, ou lui causer de perpétuels désagréments, car même en cela, il se venge de notre nature.

CHAPITRE VII

DES REMÈDES CONTRE LA COLÈRE

Bien des gens tiennent tant de la brute que pour passer leur colère ils ne savent que crier beaucoup et gronder un moment pour s'apaiser, rejetant hors d'eux le feu qui les brûle au-dedans; ceux-là sont véritablement incurables; car c'est avec la colère qu'ils pensent passer la colère; comme si quelque ignorant en satisfaisant ses appétits de gourmandise et de luxure pensait les éteindre, alors qu'au contraire il les surexcite. D'autres, qui se cal-

ment aussi facilement qu'ils s'irritent, ne considèrent point ce défaut comme bien grave, et, comme le remède leur importe peu, ils persévèrent dans le mal. Ceux-là feraient bien de penser que beaucoup de blessures, dont aucune, prise à part, n'est mortelle causent cependant quelquefois aussi bien la mort qu'une seule mortelle. Il y en a d'autres qui gardent la colère au fond de leur cœur et la laissent recuire dans leur poitrine, et ceux-là, bien qu'ils ne fassent pas de mal aux autres, s'en font à eux-mêmes, et d'autant plus gravement que la plaie est moins infâme, parce qu'elle est plus cachée. Il y en a même qui sont fort aimables pour les gens de l'extérieur et qui, pour les leurs, sont intolérables, car la patience, quoiqu'elle soit nécessaire envers tout le monde, l'est encore bien plus envers les gens de sa propre maison.

La guérison de ce vice consiste dans une perpétuelle prière en présence de Dieu. Je dis « continuelle » car la colère humaine provoque la colère divine, et l'irascible ne mérite

point d'être entendu de suite, mais il doit frapper à la porte jusqu'à ce qu'on acquiesce à son désir. Il fera bien aussi de corroborer sa prière par de bonnes considérations, par exemple en pensant à la bestialité de ce vice qui transforme l'homme en brute, et tantôt le met en feu et lui trouble tout le visage, tantôt le rend jaune comme la cire (ce qui est la pire des colères), tantôt le rend muet et tantôt enlève tout frein à sa langue. Bref, le cœur, les yeux, les lèvres, les mains, les pieds, et tout l'homme, sont à ce point transformés qu'un seul regard dans un miroir, à ce moment-là, serait un moyen suffisant pour faire prendre ce vice en horreur et pour décider à travailler à s'en corriger, ne serait-ce que pour s'affranchir de la servitude d'un tyran furieux qui nous enlève le repos et la paix de l'âme, nous prive de la raison, c'est-à-dire de la ressemblance que nous avons avec Dieu, de la douceur qui fait de nous spécialement ses fils, de la benoîte suavité du geste, caractéristique de l'homme. Donc la colère nous transforme en bêtes par

la rage en laquelle elle nous met tant à l'extérieur qu'à l'intérieur.

Et il faut bien remarquer que la colère a des degrés. Le premier, c'est quand l'appétit de la vengeance n'est qu'interne; le second quand il se montre au dehors et publiquement, soit par quelque dédain, soit par une moue ironique; le troisième, quand il se manifeste sous forme de paroles injurieuses contre le prochain, comme par exemple de l'appeler sot, juif, grossier personnage, gredin, ou autres injures et insultes; et peu m'importe qu'ils le disent avec la langue ou qu'ils le fassent comprendre par quelque signe, comme par exemple en faisant la figue ou en faisant un *o* avec les doigts sur le sein gauche; le dernier degré c'est quand la colère fait porter la main sur un compagnon. Dans tous ces cas, lorsque la vengeance que l'on désire est injuste, c'est un péché mortel. Je dis « injuste », soit parce que le prochain ne la mérite pas (tel serait le cas si l'on désirait sa mort sans motif), soit en admettant qu'il la mérite si l'exécuteur ne

doit pas être un particulier, soit, en admettant que ce soit un officier public, s'il ne désire pas ou n'exécute pas la vindicte par application de la justice mais pour satisfaire la mauvaise intention qui le pousse. Mais la colère sera vénielle en trois cas : l'un quand le mal que l'on désire au prochain est bénin; c'est le cas de quelqu'un qui, fâché contre un gamin, lui tire les cheveux; le second, quand l'accès de colère fut si subit qu'on ne put pas facilement le réprimer, bien qu'il y ait eu quelque négligence peut-être à se servir du frein, soit par manque d'habitude, soit par la négligence que tous les chrétiens mettent à être sur leurs gardes, pour se donner à eux-mêmes le coup de frein décisif et pour maîtriser la furie de leur appétit; et les parents avec leurs enfants et les maîtres avec leurs serviteurs, et en général, les supérieurs avec leurs inférieurs ne pèchent point mortellement en ce vice, sauf si le châtiment est excessif, ou si, à la colère désordonnée, s'ajoute un blasphème consenti et bien délibéré. Il faudra chercher les remèdes op-

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

portuns, par exemple, prendre la résolution de ne point se laisser emporter par la colère mais, au contraire, de supporter les injures et les affronts, et même quelquefois s'efforcer à demander pardon à qui vous a offensé; surtout il faut se souvenir perpétuellement de la mort, à laquelle celui qui arriverait avec un tel vice serait condamné éternellement par le démon, vainqueur en cette vie; c'est alors qu'on le fera souffrir contre son gré, non plus par des paroles sans importance et par de petits dédains, mais par de terribles injures et d'intolérables tourments. Et l'impatience sera sans fin et sans remède, puisque, quand il en était temps encore, on n'a point employé ceux qu'il fallait, parmi lesquels l'un des plus importants est la considération de la souffrance incomparable de Dieu et le spectacle de tous ceux qui, chaque jour, lui font cent millions d'offenses, alors que nous-mêmes, étant ce que nous sommes, il nous supporte, nous souffre, dissimule, se tait et prend soin de nous, plein d'une patience et d'une miséricorde infinies.

Mais le meilleur de tous les remèdes est la méditation sur le Christ crucifié qui calme les ardeurs de la colère, comme nous le montrerons plus longuement à la fin de ce traité. Et ainsi tu pourras t'estimer vainqueur de cet adversaire quand tu seras fermement convaincu que toute adversité, quelle qu'elle soit, t'est venue de Dieu, soit pour te punir du passé, soit pour t'humilier dans le présent, soit pour te préserver dans le futur; bref, comme remède de l'âme et rénovation de la conscience. Et qui ne supportera pas patiemment la main d'un si bon père? Qui se plaindra d'un médecin si aimant? Qui se fâchera de ce que Dieu le traite comme ses amis, comme ceux qu'il aime et qu'il choie? Qui regretterait de souffrir en communion avec le Christ pour qu'avec le Christ il soit glorifié? Certainement, celui-là seul qui aurait été la proie de ce vice, mais qui en serait sorti vainqueur, sera prêt à aimer son ennemi comme si jamais celui-ci ne l'avait offensé; il ne se troublera point dans la compagnie de personnes aigres; au contraire il les suppor-

tera d'une âme tranquille, même si on l'offense à tort, car il saura que cette offense vient des ministres de la justice de Dieu, et il louera la grâce de celui qui, par son infinie miséricorde, lui a donné la vertu de l'invincible patience.

CHAPITRE VIII

DU DÉGOUT DE TOUT

Ce dégoût est, à vrai dire, une forme de la tristesse mais, comme la tristesse et la paresse sont deux sœurs si unies que c'est merveille quand l'une se sépare de l'autre, nous appellerons dégoût cette indifférence et cette paresse qui accablent les tristes, assimilant ainsi la cause et l'effet comme il arrive en bien des cas. Il faut tout d'abord savoir que, dans la partie irascible, outre l'emportement, qui a sa source dans l'humeur colérique, il y a une autre pas-

sion de tristesse qui a sa source dans la mélancolie. Celle-ci, qui n'est en elle-même ni bonne ni mauvaise, devient bonne ou mauvaise selon qu'elle obéit à la raison ou se révolte contre elle; et si l'on ne prend pas soin de la diriger d'un frein modérateur, elle conduit l'âme au désespoir, vice par-dessus tout périlleux. Alors, quand la peur de la mort ou de l'enfer ou celle de ne pouvoir arriver à la vertu (car c'est par des craintes semblables que ce vice nous attaque), quand, dis-je, une tristesse ou une crainte dont telle est l'origine nous assaillira, il faudra sortir vaillamment à sa rencontre, car plus nous aurons peur et plus nous nous laisserons intimider, plus cette passion se fera vigoureuse. Mais il faut bien remarquer qu'il y a deux sortes de tristesses. La première vient des mauvaises habitudes ou de la mauvaise volonté. C'est le cas de ceux qui s'attristent de ne se pouvoir venger, ou de ne pas obtenir quelque chose qu'ils désirent à tort; c'est cette tristesse que vise saint Paul lorsqu'il dit : la tristesse du siècle cause la mort.

La seconde vient du souvenir du péché ou de l'offense faite à Dieu; c'est d'elle que le même apôtre a dit : « La tristesse qui est selon Dieu est source de pénitence, et nous procure une santé ferme et durable », et celle-ci ne fait jamais faute aux bons, soit au sujet de leurs propres fautes, soit au sujet de celles d'autrui. De ces deux sortes de tristesses, autant la première est mauvaise, autant la seconde est recommandable; car, si celle-là aveugle la raison et empêche toute espérance de pardon, celle-ci implique la lumière et la confiance dans la miséricorde de Dieu. Mais, ici, plus grand encore est le danger de la mélancolie et de la pusillanimité. Car, le motif étant juste, il semble au mélancolique que la tristesse due aux péchés doive être sans limites, vu l'excellence de celui contre lequel on les a commis; et c'est ainsi que le démon, leur faisant perdre le sens de la mesure, les prive du remède; il les pousse aux deux extrêmes, les plongeant, pour une futilité, dans les larmes et dans une tristesse ex-

cessive, et, d'autres fois, quand ils veulent éviter cela, ils les provoque à rire à la légère et à se laisser aller. Tu reconnaîtras, soit par un excès de remords, soit par un excès d'insouciance, que tu es la proie de ce vice. Et, le jour où l'excès, où se mélangent l'abattement et la légèreté, t'ouvrira les yeux sur ce cas, n'en impute point la faute à la nature innocente qui a mis en toi ce germe de passion pour t'exercer à la vertu, mais loue plutôt ton créateur qui t'a fait ainsi pour pouvoir te couronner après ta victoire sur toi-même. Bien plus, si ta nature te pousse, d'un côté, au mal, d'un autre elle te fournit l'occasion de faire beaucoup de bien. D'abord le mélancolique méprise les fêtes, l'apparat, et les vêtements pompeux, sources d'inconvénients sans nombre. Outre cela, il est porté à la piété par la timidité de son cœur, et ainsi il a deux motifs pour s'exercer aux œuvres pies, méditer la passion du Christ, et pleurer ses péchés et ceux du prochain. Ensuite, il ne se lasse pas de persévérer dans la solitude, dont la pratique raisonnable enfante la quié-

tude de l'âme, et, éloignant l'homme des agitations de la société, le prépare à la paix et au repos de la vie contemplative; de sorte que, en employant bien cette inclination, non seulement on guérirait le mal qu'elle pourrait vous apporter, mais on en tirerait beaucoup de profit; il n'est que de l'utiliser diligemment. Et comme une maladie inconnue ne se peut guérir, il faut que tu saches qu'il est une sorte de tristesse qui vient de la mauvaise habitude que nous avons contractée de nous attrister pour tout ce qui est contraire à nos désirs.

La cause maintenant connue, efforce-toi de prendre l'habitude contraire et de supporter toute l'adversité au point de toujours consentir à ta souffrance.

Il y a une autre tristesse, plus difficile à guérir; l'homme qui succombe, et qui voit la cause de sa chute, désire se corriger; s'il a une rechute, sa tristesse redouble, et son péché se surcharge d'un autre; mais, en ce cas, si l'homme tourne ses regards vers Dieu, la guérison n'est pas impossible.

La troisième espèce de tristesse est presque incurable; c'est l'état de ceux qui, étant profondément tristes, ne savent pourquoi ils le sont; et si on cherche à les persuader par quelque bonne raison de se consoler, ils ne s'en attristent que davantage, parce que le démon les a convaincus que tel est leur état naturel; et c'est là un moyen pour s'emparer d'eux avec plus de facilité. Mais s'ils pouvaient perdre cette illusion, et s'ils recouraient avec instance et vigilance à Dieu, ils élimineraient encore ce narcotique.

Et ne t'étonne point si, pour chaque vice, je te recommande particulièrement la prière, car nul doute que tous les autres remèdes n'ont aucune valeur sans elle, alors qu'elle en a sans eux.

Le démon de la tristesse est si malin et si sûr de lui qu'il dédaigne souvent de nous tenter dans les petites choses; au contraire le plus souvent il cherche à nous décourager d'arriver jamais au comble de la perfection : par

suite l'âme se déprécie et se refroidit, et elle tombe en faiblesse par illusion. Souvent même on voit des timorés à qui, pour accomplir de très grandes choses, il ne manque que du cœur.

CHAPITRE IX

DES REMÈDES CONTRE LE DÉGOUT

En sorte qu'il faut du soin et de l'activité pour guérir cette plaie. Nous laisserons de côté ceux qu'un excès d'humeur mélancolique rend tristes : leur guérison, en effet, regarde surtout le médecin du corps; et l'homme sage ne doit point écouter la confession des misères de leur âme, avant qu'ils ne se soient purgés suivant les conseils du médecin du corps. Nous dirons donc que, si tu as l'âme malade de tristesse, il te faut d'abord examiner si tu es en mauvaise santé.

Il est certain que l'âme éloignée de Dieu et de la vertu s'attriste naturellement, puisque son principal bien lui fait défaut; souffrance sensible surtout après que la jouissance passagère de la chair est finie, laissant l'esprit blessé de la plaie du péché. Dans ce cas, une remarquable médecine se trouve dans le sacrement de la pénitence qui nous débarrasse du poids que le remords et la tristesse faisaient peser sur le cœur.

Si la maladie naît de l'oisiveté, ou si elle est causée par une secrète suggestion de l'ennemi, le seul remède est de s'occuper à quelque exercice convenable, grâce auquel, en y joignant la prière, nous recouvrerons facilement la santé.

Mais si tu es accoutumé de t'attrister pour les contrariétés qui, chaque jour, se présentent dans la vie d'ici-bas, sache que la racine de ton mal vient de ce que, étant fort entiché de tes caprices, tu voudrais toujours que les choses se fassent à ta guise; aussi serait-ce un excellent remède que de combattre perpétuelle-

ment ta volonté propre et de suivre toujours l'avis d'autrui. En effet, de même que celui qui prétend agir à sa guise aura bien des causes de tristesse, de même celui qui soumettra sa volonté propre vivra toujours dans la joie. Ce ne serait point un mauvais conseil à te donner que celui de soumettre ta volonté à celle d'un autre qui ne te laisserait point agir conformément à ton bon plaisir ; bon plaisir que tu peux être certain du reste de ne jamais satisfaire sur terre, pour autant que tu t'y efforces. Beaucoup, dans leur désir de guérir de cette maladie, cherchent des divertissements et des récréations, mais, loin de s'améliorer, ils ne font qu'empirer ; car, comme de tels délassements durent peu, ils laissent l'âme encore plus ennuyée qu'auparavant; car Dieu souffre que les créatures augmentent leur angoisse là où elles pensèrent trouver des consolations. Par suite, c'est un remède contraire qui convient : chercher en Dieu seul la consolation, nous souvenant de cette admirable sentence : *Delicata*

est divina consolatio et non datur admittentibus alienam.

Le serviteur du Christ est content sans les contentements du monde, et non seulement il souffre l'adversité avec résignation mais encore il la désire; je dirai même plus : lorsque les épreuves arrivent, il s'y baigne comme dans de l'eau de rose; les tribulations le consolent plus que la prospérité; la douleur le réjouit plus que la jouissance elle-même; et c'est miracle de voir comment sa tristesse se transforme en joie. Tout cela, seuls ceux qui l'ont goûté peuvent le comprendre; mais que ceux qui auraient des difficultés à le croire le croient cependant devant l'exemple des saints. David, qui considérait que les épreuves étaient des châtiments de Dieu, ne perdant pas de vue la main qui les envoyait, nous dit : *Judicia tua jucunda.* Job, comprenant tout le profit que la vermine lui faisait, nous dit : *Putredini dixi : pater meus es tu, mater mea et soror mea vermibus.* Saint Paul voyant que les épreuves présentes sont le gage du repos futur et des faveurs que Dieu

a toujours faites à ceux qu'il a voulu rendre semblables à son Fils unique, nous dit : *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra.* C'est ainsi que si tu crois fermement que toute adversité est envoyée par Dieu pour ton salut, tu Lui rendras plus de grâces pour le malheur que pour le bonheur, car le bonheur a perdu bien des gens et le malheur n'a jamais perdu personne.

Sache bien que le dégoût est un péché mortel dans trois cas : premièrement chez les hommes auxquels l'habitude du péché a rendu abominables les choses divines, et qui, lorsqu'ils se trouvent si loin du Père et de la patrie céleste s'attristent à entendre dire ou à penser qu'il y a dans l'autre vie un bonheur pour les vertueux, ou s'attristent à voir de saintes personnes pour qui Dieu a préparé sa gloire ; chez ces gens-là règne l'essence du vice, semence de haine que les condamnés possèdent aussi bien contre Dieu que contre ses fils appelés à l'héritage du ciel. Le dégoût est encore un péché mortel quand l'homme

s'attriste au sujet des œuvres nécessaires à son salut, comme par exemple de se voir obligé à être juste, ou de ne se pouvoir venger d'une injure qu'il aura reçue. Le troisième cas, c'est lorsque la tristesse fait oublier ou empêche d'accomplir quelque précepte de Dieu ou de l'Eglise; c'est le cas de certains tristes, dont les ailes du cœur sont brisées, et qui oublient, négligent ou considèrent comme sans intérêt des choses qu'ils sont tenus d'accomplir, sous peine de péché mortel.

Mais si la tristesse n'est ni consentie ni délibérée, encore qu'appartenant à l'un des trois cas que nous venons d'énumérer, elle ne sera que vénielle; ce serait aussi le cas si elle a sa source dans des actes qui ne sont point nécessaires au salut; telle, la tristesse qui viendrait d'avoir donné l'aumône ou dit la vérité quand il n'y avait point obligation de le faire. Ce serait encore le cas d'un excès de souci dans l'adversité, à condition que la volonté fût bien ferme de ne point offenser Dieu. Dieu ne s'offense pas mortellement pour ces

petites tristesses que nous venons de dire, mais enfin Il n'aime guère l'esclave qui le sert d'un air maussade car, comme dit saint Paul : *Hilarem datorem diligit Deus.*

CHAPITRE X

DE LA PARESSE

La paresse, comme nous l'avons déjà dit, vient quelquefois de la tristesse et de la mélancolie mais d'autres fois aussi de l'humeur flegmatique; dans un cas comme dans l'autre, ce vice n'est pas moins pernicieux que celui dont il est parlé au chapitre précédent. Tous deux sont également difficiles à déceler et difficiles à corriger; c'est pourquoi il convient d'ouvrir les yeux si nous voulons en être victorieux.

La paresse, de son naturel, est lente et lourde, et le démon qui s'en sert pour nous tenter, livre ses assauts dangereux non au début de l'œuvre, mais au milieu, pour empêcher qu'elle ne se termine. Et, s'il ne peut l'interrompre, il appelle à son secours l'esprit de vanité pour entacher d'orgueil ce qu'il n'a point pu entacher de paresse; et ainsi ces deux démons se donnent la main l'un à l'autre, encore qu'en apparence ils visent des fins contraires, l'un se proposant d'élever et l'autre d'abattre. Ainsi voyons-nous le lutteur astucieux soulever quelquefois son adversaire pour le faire tomber de plus haut; d'autres fois pour jeter une pierre plus haut nous la lançons de plus bas.

Ainsi ce vice naît, chez quelques-uns, soit de la complexion flegmatique, soit d'un cœur faible et timide, ou, en tous cas, de quelque faiblesse ou maladie du corps qui rend l'âme paresseuse à bien agir. De même, indépendamment de ces raisons corporelles, elle naît dans la même âme soit d'une capacité insuffisante, soit du peu d'expérience ou du peu d'espoir d'obte-

nir ce que l'on désire et même quelquefois du manque de nombreux et vaillants propos, soit du fait que l'homme est présomptueux voulant marcher devant son guide et finir l'œuvre avant de l'avoir commencée. Pour ce qui est des causes extérieures, elle peut provenir de l'oisiveté ou des mauvaises compagnies, causes renforcées par la tentation du démon, qui fait en sorte, ne pouvant nous attirer vers le mal, de nous troubler et de nous retarder dans notre marche vers le bien.

Quelle que soit son origine, il faut la combattre avec un courage viril et ne se laisser faiblir en aucun cas. Or, la Grâce est au-dessus des forces de la nature et du démon, et il n'est point impossible, quelque faibles que nous soyons, que, usant fidèlement des faibles ressources qui nous ont été données, nous arrivions à égaler en mérite ceux qui sont plus forts que nous. Ainsi la veuve de l'Evangile fut plus agréable à Dieu avec son obole que les riches avec leurs offrandes, supérieures en quantité, mais bien inférieures en intention, et, par

suite, en mérite; car Notre Seigneur ne mesure pas tant les forces que l'intention; bien plus, dans la maison de Dieu une bonne intention qui n'a pas l'instrument de la force vaut beaucoup, tandis que la puissance, sans le bon propos ne vaut rien.

Donc, s'il convient de résister en général à tous les vices (car tous nous conduisent à une déplorable fin et transforment l'homme en bête), cela s'applique tout spécialement à la paresse, dont le narcotique endort toutes les bonnes œuvres et ne les laisse point arriver à la perfection. Pour réagir, il faut nous armer continuellement de persévérance, et mettre une sainte opiniâtreté et un louable entêtement à venir à bout de ce que nous avons pu commencer. Et, puisque le malin est si harcelant qu'il nous assiège en tout lieu, en tout temps, et à tout propos, nous devons nous-même également lui résister avec une parfaite constance et avec d'autant plus de diligence que, s'il vient à nicher dans nos âmes, il fera naître des petits aussi pernicieux que le sont les soupçons,

les jugements téméraires, les médisances, les calomnies et d'autres péchés sans nombre. Car l'oisiveté ne peut jamais s'en tenir à l'oisiveté; moins elle s'exerce dans le bien, plus elle fait le mal; l'oisiveté ruine l'âme; elle appauvrit le corps, rend l'homme flatteur, bavard, potinier; l'oisiveté enfin engendre la paresse, ennemie de tout exercice vertueux; c'est d'elle que vient la tiédeur, qui nous endort et nous ensevelit dans une sotte confiance en notre salut, fondée à faux sur la pitié divine. De là, éloignés de la rigueur et de l'âcreté de la vertu, elle nous entraîne à des passe-temps qui sont des divertissements, nous faisant désirer la fuite du temps comme s'il ne passait point plus vite qu'il ne faudrait pour les tièdes. Quand le chrétien en est arrivé à ce point-là, le plus souvent il est incurable. Ce n'est pas que Dieu n'y puisse rien, mais nous donnons ici à la grande difficulté, à l'exemple des saintes Ecritures, le nom d'impossibilité : « Plaise à Dieu, dit saint Jean dans son *Apocalypse*, que tu fusses ou chaud ou froid, mais comme tu es tiède je te

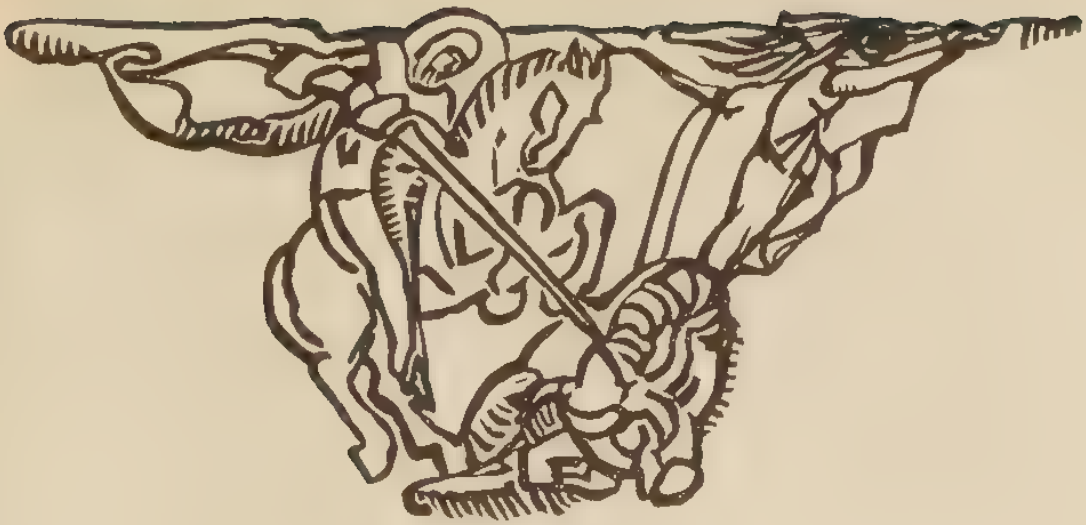
vomirai de ma bouche » d'où l'on voit clairement qu'il est plus difficile de guérir le tiède que le froid, car le tiède a en lui de la froideur et ne s'en aperçoit pas; aussi ne cherche-t-il pas le remède, et cette froideur est incurable.

De la paresse naît un autre vice appelé l'apostasie. Car, de même que le religieux qui regrette ses vœux et qui se mêle à nouveau à la vie du siècle se nomme apostat, de même celui qui, dans sa vie spirituelle, s'attiédit et retourne en arrière par suite du refroidissement de son premier propos et de sa première ferveur, mérite fort justement le même nom. Tu reconnaîtras la marque de ce vice si ton désir, ardent naguère, s'est refroidi actuellement et si tu juges qu'une telle ferveur n'est plus nécessaire. Fais bien attention également si tu te sens tenté dans ta foi, si tu aimes à en faire un thème de discussion et de conversation avec des gens tièdes, ou, au contraire, si les hommes à l'esprit fervent, loin de t'être agréables, te paraissent ennuyeux et indiscrets. Tels sont les signes de l'apostasie et de l'éloignement de

Jésus-Christ, auquel on n'arrive point tout de suite, mais peu à peu et par degrés. C'est pourquoi selon l'avis que j'ai répété bien des fois, il faut que les hommes évitent les petites fautes s'ils ne veulent point tomber dans les grandes, et, de là, dans les très grandes, enchaînant leur âme dans la chaîne et coutume du péché, qui, plus elle s'allonge et moins elle est sentie. De jour en jour, en effet, le petit ver du remords voit ses dents se gâter et même il les perd ou, tout au moins, fatigué, il cesse de ronger; s'il mord, il le fait si faiblement qu'il ne cause point de mal, et, à la fin, son avertissement est comme une étincelle aussitôt éteinte qu'allumée; et c'est là le pire indice d'une conscience déchue, que, alors qu'autrefois nous nous souvenions des offenses faites à Dieu avec une grande amertume continue, nous les commettons désormais sans même nous en apercevoir; les inspirations divines qui devraient être des tonnerres pour nous réveiller ne sont plus alors qu'un murmure qui nous endort.

J'écris tout cela pour que personne ne se laisse gagner par la paresse, mais fasse au

contraire tous ses efforts pour la secouer ; car, comme elle est accompagnée de tant de vices, à vaincre en cette bataille, tu gagneras bien des couronnes, puisque tu vaincras en même temps tous les vices coalisés avec ce vice.



CHAPITRE XI

DES REMÈDES CONTRE LA PARESSE

Tu pourras vaincre la paresse à l'heure où, dans un juste transport, tu verseras des larmes du fond du cœur, faisant violence à ta nature et considérant qu'il te faudra rendre un compte exact de tout le temps que tu as gâché; ce temps, il te faudra le rattraper en redoublant d'efforts, et en te montrant dorénavant d'autant plus fervent que tu avais été jusque-là plus paresseux. C'est aussi un bon remède que de soumettre ta volonté à d'autres qui sauront

te guider; car celui qui n'aurait pas su vaincre sa propre volonté ne pourra jamais chasser de lui-même cette fièvre spirituelle. Je sais bien qu'à notre époque on trouve peu de ces guides dont la doctrine sait montrer le chemin, dont l'exemple éperonne les faibles, dont la conversation enflamme les tièdes, dont la vitalité anime les languissants et les négligents; mais il ne te manquera point de livres de Saints qui te donneront la lumière et le feu grâce auxquels tu resplendiras et brûleras tout à la fois. Parmi ces saints je citerai saint Jean Cassien, saint Bernard, saint Bonaventure, saint Vincent (*de Vita spirituali*), le *Contemptus mundi* que l'on attribue à Gerson. C'est également un fort bon livre que le *De Simplicitate* (1) du frère Hieronimo de Ferrara, de même qu'un autre, qui est écrit en langue italienne, appelé le *Miroir intérieur;* il peut être d'un si grand profit que je m'efforcerai à ce que, d'ici peu, on le traduise en espagnol. Tels sont les maîtres

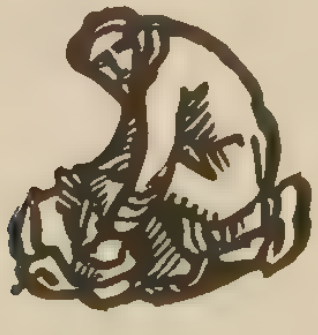
(1) Le titre exact est *De simplicitate vitæ christianæ.*

que tu pourras prendre en les avivant et en les complétant par les *Méditations* de saint Augustin; et ne crains point que Dieu te fasse défaut, si tu ne te fais pas défaut à toi-même.

Et si tu veux savoir quand ta guérison approche, observe le moment où la soumission te réjouira, et où, de bon gré, tu t'occuperas à la méditation de la mort. C'est là, en effet, un merveilleux réveil, propre à secouer la torpeur des somnolents et des paresseux; pour les infidèles, cette pensée s'accompagne de peine, mais non point pour les fidèles. Remarque également, comment croîtra en toi, chaque jour, le désir de la perfection. Bref, tu ne pourras être sûr de ta guérison, dans cette partie irascible, si tu ne soignes d'abord la concupiscible qui est la racine de toutes les passions; enfin, examine si tu es bien mortifié dans tous tes sens, car notre chair est un renard perfide qui, quelquefois, fait le mort, et qui à sept vies, comme le dicton vulgaire l'assure du chat.

Concluons : si tu constates que tu aimes les épreuves autant que le commun des chré-

tiens les déteste, alors tu seras sûr que tu as vaincu le péché de paresse. O heureux l'homme qui est arrivé à un tel état, car dans la douleur, il trouvera de la joie, et, dans les peines, de la jouissance; dans le déplaisir du contentement et de la félicité dans la misère; et un bien enfin dans chaque mal! Mon cher lecteur ne te contente point de lire ces choses, mais prends les armes contre ces monstrueuses bêtes féroces que sont tes propres passions, c'est là le seul moyen de parvenir à la gloire.



CHAPITRE XII

DE L'AVARICE

Il nous reste maintenant à montrer de quelle façon on peut remporter la victoire sur les vices de la partie rationnelle. Etant en nous la partie supérieure, c'est la principale racine qui nourrit les mauvaises ou les bonnes dispositions de la partie sensitive dont nous avons examiné les vices dans les chapitres précédents. Quoiqu'elle ne réside pas dans la nature et dans les humeurs corporelles comme l'autre, cependant les inclinations du corps, bien souvent,

tirent à elles les appétits de l'âme, et, pour la majeure partie, chacun juge des choses selon qu'il y est plus ou moins incliné; et comme ordinairement nous nous laissons entraîner par notre complexion, c'est à raison qu'on a pu dire : nous sommes ce que sont nos inclinations. Ce devrait être l'inverse; car la maîtresse n'a point à se laisser diriger par la servante, mais bien plutôt elle doit la plier à ses habitudes et à ses coutumes tel le cas de la femme de service qui entre chez un maître.

Le déréglé ne saurait donner la règle à un autre, et, si la faculté rationnelle vit sans raison, elle ne pourra imposer la raison à la partie sensitive; aussi convient-il de veiller avec la plus grande diligence à ce que la partie supérieure de notre esprit soit en elle-même bien réglée et gouvernée, en se soumettant à Dieu, pour qu'elle puisse, à son tour, se soumettre à la partie inférieure.

Or, donc, avant tous les autres vices de la volonté, vient celui de l'avarice, qui ne tient point à la nature des hommes, comme les vi-

ces, examinés déjà, de l'irascible et de la concupiscible, mais qui naît d'une conscience déréglée. Car de même que rechercher la fortune pour satisfaire les véritables nécessités du corps est un acte de prudence, de même, à l'inverse, rechercher le superflu et s'approprier pour soi-même ce qui devrait être commun à tous est contraire à la sagesse humaine et un signe manifeste d'un défaut de conscience. Si les avares n'étaient point imprudents, ils verraient bien que la fortune n'est point source du bonheur, puisque nous voyons beaucoup de riches toujours préoccupés d'acquérir sans jouir de ce qu'ils ont acquis, alors que, au contraire, nous voyons des pauvres qui, avec une joie perpétuelle, mangent le peu que Dieu leur a donné. Si les hommes avaient cette sagesse, ils ne prendraient pas tant de peine pour obtenir ce qui, une fois acquis, ne saurait rendre ses possesseurs heureux.

Ce vice naît également du peu de foi et du peu de confiance en Dieu qui pourvoit de tout le nécessaire, et nourrit les bons et les mauvais

et même les petits des oiseaux du ciel, comme le dit l'Evangile. Est-ce que l'homme misérable se figure que l'eau lui manquera, cette eau que les bêtes ont en excès, comme si le Seigneur n'appliquait pas sa providence toute particulière et tout son soin à entretenir ses serviteurs plutôt que les oiseaux du ciel, les poissons de la mer et les lézards de la terre?

Outre cela, l'avarice vient d'un appétit déréglé qui, sans considérer pourquoi ni comment, désire les richesses sans limite, ne se fixant aucune borne et aucun terme, alors que les désirs devraient être proportionnés aux nécessités ordinaires de la vie, et tendre à posséder notre portion congrue tant que nous serons sur cette terre. Et, même la racine principale, dans la plupart des cas d'avarice, se trouve dans l'orgueil, qui fait convoiter, sans mesure, les richesses. On désire démesurément pour soi l'excellence et les avantages sur les autres, d'où il résulte que la lutte pour le prestige entraîne la lutte pour la richesse.

Ce que je dis là n'implique pas qu'il ne

puisse y avoir diverses conditions dans le monde, à savoir : les pauvres et les riches; mais ce qui ne doit pas exister, c'est l'avarice et l'insatiable cupidité de l'argent qui, à l'heure actuelle, règne en maîtresse chez la plupart des hommes. Ceux-ci, aujourd'hui, se préoccupent de la richesse comme s'il n'y avait pas d'autre félicité possible. C'est dans cet amour que les pères élèvent leurs fils, et, dès la plus tendre enfance, ils les vouent au culte de l'or; c'est le sujet des conversations ordinaires des maris avec leurs femmes; c'est pour cela qu'ils s'agitent tous les jours et qu'ils ne dorment pas pendant les nuits; bref, là où ils ont leur trésor, ils ont leur cœur. Beaucoup, du reste, s'excusent sous prétexte qu'ils ne veulent point tomber dans la nécessité et en arriver à une grande misère; et ils ne remarquent pas que l'angoisse continuelle est une misère double et que l'avarice rend les hommes misérables au dernier degré. Je te demande laquelle des deux choses est la plus pénible : se contenter du viatique journalier, comme dit saint Paul,

ou souffrir des tourments quotidiens, des angoisses intolérables pour augmenter indéfiniment les biens que nous possédons. Encore ne les possédons-nous même pas, puisque nous sommes leurs esclaves et qu'ils sont notre chaîne. Tu me diras que tu ne veux pas plus que le viatique journalier, mais que tu crains de manquer; ô misérable pécheur ! tu as peur de manquer d'argent, mais tu n'as pas peur de perdre ta vie; tu fais attention à ne point diminuer ton patrimoine et tu ne fais pas attention à ce que c'est ton être que tu diminues. Pourquoi es-tu si persuadé que ta provision de jours est plus grande que ta provision d'argent ? Et tu as plus peur de perdre l'or que le maure (1), car je puis bien t'appeler maure puisqu'il te manque la foi de l'Evangile. Dieu nourrit Elie dans le désert au moyen des corbeaux, Daniel dans la fosse avec le repas d'Habacuc; il nourrit les cerfs et les lapins dans les champs, et les moineaux dans les airs, et tu te figures que,donnant en abondance à manger aux créatures irration-

(1) En espagnol *oro* (or) et *moro* (maure).

nelles, il laissera dans la disette l'homme, le chrétien, l'esclave du Christ que Dieu aime au point de lui donner son corps et son sang? Cela ne sera qu'en supposant que Jésus-Christ ne nourrit pas ceux qui le nourrissent, c'est-à-dire ceux qui nourrissent les pauvres, et si l'on croyait que le temporel sera refusé à celui auquel il donne l'éternité.

Il ne faut donc pas avoir peur de l'ombre des nécessités à venir. Il ne faut point chercher une excuse à notre avarice ; regarde la vérité et rends-toi compte que tu es esclave de l'argent. D'autres disent : il faut thésauriser pour ses enfants, selon la doctrine de l'Apôtre, et il est juste de donner à chacun de ses descendants un état en rapport avec sa personne et sa condition. Ceux qui croient cela sont dans la plus grande erreur; car il faudrait alors qu'un roi qui aurait dix enfants eût également dix royaumes, pour qu'il laissât à chacun d'eux autant que son propre père lui a laissé. Il est nécessaire, dis-tu, de prendre grand soin de ses enfants ; c'est vrai,

mais il le faut faire comme cette veuve qui, étant mère, ne fit point passer ses enfants avant le pauvre Elie ; du peu qu'elle avait, elle lui donna une partie; elle donna ayant faim, et ayant faim dans ses enfants; mais elle ne leur enleva pas ce qu'elle donna aux pauvres ; au contraire arrachant l'avarice par cette petite aumône, elle arracha le besoin.

Le grand nombre d'enfants te fait peur (1) ce qui est vrai c'est que tu as les péchés de beaucoup à ta charge ; il te faut les racheter par beaucoup d'aumônes. N'assume pas à toi seul toute la paternité; confie-les au Père céleste et l'héritage que tu veux leur laisser dépose-le dans les mains de Dieu. Qu'Il soit leur tuteur et leur curateur, et succède aux biens avec eux ; comme héritier principal, comme frère aîné, il pourvoira aux plus jeunes. Quant au surplus, cette excuse est un sophisme; car si tu as beaucoup d'enfants, je te demanderai : cent ducats de plus ou de

(1) Dis-tu pour excuser ton avarice.

moins, qu'est-ce que cela peut bien faire ou défaire, réparti entre tant de monde? et, si tu ne veux point sortir ces cent ducats du tas, il est clair que ce n'est pas à cause de tes enfants, mais à cause de ton avarice. O combien s'en vont en enfer pour vouloir laisser leurs héritiers dans la richesse! combien passent dans la misère leur propre vie, pour laisser à quelqu'un qui le jouera en un mois, tout ce que le père a gagné en dix ans! O combien se condamnent à une vie pénible pour que, grâce à leurs souffrances, des ingrats en aient une joyeuse ! C'est une grande folie à coup sûr, même s'il n'y avait pas de lois humaines et divines, que de perdre le sommeil pour qui dormira à poings fermés; que de jeûner pour un goinfre; que d'amasser pour qui dilapidera; et de se miner la santé pour qui trouvera encore trop longue ta vie qui l'empêche de jouir de ta fortune.

Beaucoup disent également qu'ils ont grande envie de posséder pour faire du bien à beaucoup de gens ; mais c'est une grande

erreur; ce sont ceux-là qui, fortune faite, oublient le plus vite la charité. Donc, aucun prétexte n'est bon pour désirer les richesses ; car c'est un appétit qu'on ne calme point à le satisfaire ; au contraire il ne s'en allume que davantage; c'est un feu qui jamais n'est rassasié de tout le bois qu'on lui donne ; c'est une terre qui n'est jamais contente, quel que soit le nombre de corps que tu y ensevelis ; c'est une mer qu'aucun fleuve ne saurait remplir : c'est l'enfer qui ne se contente d'aucun nombre d'âmes ; c'est une hydropisie dont aucune eau n'apaise la soif; enfin, c'est un chien enragé, dont la rage s'accroît avec la nourriture ; le meilleur moyen d'en venir à bout est de l'attacher ou de le tuer.

Combien grand est l'aveuglement de ce péché abominable à Dieu et aux hommes ! Est-ce que l'avare ne comprendrait pas que la soif de posséder n'est pas dans son coffre mais dans son âme ? et, s'il en est ainsi (il en est ainsi en vérité) il saurait bien mal éteindre la soif de son âme avec l'argent qu'il entasse

dans son coffre. Non seulement il bouche les yeux de son âme, mais encore il ferme ses oreilles pour ne point entendre les clameurs des pauvres ; il va même jusqu'à détourner les yeux du corps afin de ne point les voir, et si, par hasard, un jour, il les voit, il durcit tellement son cœur que la vue de la misère du pauvre ne lui fait pas plus d'effet que s'il avait un cœur de pierre. Ce vice rend les hommes inhumains et cruels ; il ne respecte plus ni les liens de la nature et de l'amitié, ni la parenté, ni les relations, ni l'intimité, ni la loi humaine, ni la loi divine; c'est le père de l'envie, l'aliment de l'orgueil, la principale source de l'injustice, de la fraude, et du vol ; bref, comme saint Paul l'affirme, le père de tous les vices; c'est le lac et le fil, dont le diable se sert pour attacher et ligoter les âmes ; c'est le péché que l'apôtre appela à bon droit idolâtrie, car l'avare, en effet, prend son argent comme idole; c'est lui qu'il cherche, c'est lui qu'il adore, c'est lui qu'il sert : c'est celui dont il est coiffé.

L'inquiétude qui s'empare alors de la conscience est comme un océan qui, de son flux et de son reflux perpétuel, et de ses vagues continues lui bat sans cesse le cœur.

Outre cela, ce vice amoindrit l'âme de l'homme ; elle l'avilit, la rétrécit et l'abat ; elle ne lui laisse ni l'honneur, ni la consistance, ni aucune pensée élevée; elle la traite tout comme la taupe traite la terre, qu'elle creuse perpétuellement et dont elle se nourrit. L'avare est ami des ténèbres, ennemi de tout bon commerce, parce que la société le pousserait à dépenser et que la solitude lui évite tous frais.

Que dirai-je des effets de ce vice? Que dirai-je de toi, avare captif? Tu parais le maître et tu es l'esclave ; il semble que tu commandes et tu n'es que le serviteur ; le seul honneur que ce tyran te fait c'est de t'enchaîner avec une chaîne d'or, au lieu d'une chaîne de fer ; mais sois bien certain au moins d'une chose : c'est que tu ne saurais en même temps servir Dieu et ton argent ; car, comme dit l'Evangile, ce sont deux maîtres

incompatibles. L'un dit : donne aux nécessiteux ! l'autre dit : ne leur donne pas ! L'un dit : ouvre ta bourse! et l'autre : ferme-la ; l'un ordonne : sois pitoyable! l'autre dit : sois dur! bref, l'avarice et l'esprit chrétien ne peuvent habiter ensemble, et je ne connais pas de vice qui répugne davantage à la loi chrétienne, qui est la loi de charité et de miséricorde. Un avare et un chrétien sont comme un loup et une brebis ; le premier, au lieu de donner, enlève ; la seconde, loin d'enlever à autrui ce qui appartient à autrui, donne à tout le monde jusqu'à la laine qu'elle tire de sa substance.

Mais sache bien que quelque désir que tu aies d'être vertueux, rien ne te sera profitable si tu aimes posséder. Le jeune homme de l'Evangile cessa de suivre le Christ par amour pour son bien ; et quoiqu'il observât les commandements et qu'il fut très désireux d'entrer dans l'école de l'Evangile, son amour de l'argent fut plus fort que l'aptitude et les bonnes dispositions qu'il avait pour la vertu. C'est pourquoi notre Rédempteur, ému de pitié,

s'écria : « O que ceux qui aiment l'argent entreront difficilement au royaume des cieux. »

Il convient donc de mettre tout son soin à guérir ce vice monstrueux et on ne saurait le guérir avant de l'avoir découvert. On le découvre aux signes suivants : l'avare est toujours angoissé; il craint de manquer de tout et ordinairement parle d'argent et de gains ; souvent il se met à compter son argent ; il traite facilement les autres de prodigues et de dépensiers ; il suspecte ses enfants et ses valets de lui être infidèles ; il ne se fie à personne, sauf à sa clé ; il craint tout le monde et se garde de tous ; à la moindre dépense chez lui, pour petite qu'elle soit, il se fâche et murmure ; s'il lui faut donner quelque chose, il le donne de mauvaise grâce : ses yeux ne quittent pas l'or et l'argent. Si tu remarques chez toi ces signes et d'autres semblables, sache que tu es enchaîné par l'avarice et si tu ne fais en sorte de briser la chaîne et de sortir à temps de la prison, tu seras irrémédiablement, et chaque jour davantage, en proie à la cupidité; car cette plaie, plus on approche de la vieillesse et plus elle

s'avive ; elle augmente de vigueur à mesure que les forces du corps diminuent. O maudit appétit, tu es d'autant plus ardent que tu es moins nécessaire! tu grandis juste au moment où la vie touche à sa fin!

Il arrive souvent que ce mal règne avec plus de tyrannie encore chez les ecclésiastiques et chez les religieux qui, plus que personne, devraient mépriser les biens de ce monde. Chez eux, ce vice, inexcusable, est aussi, en général, incurable. Il y a dans les ordres de religieux une négligence à lutter d'abord, parce que ce n'est point un vice infâme et aussi parce que, au début, on n'a pas l'occasion de le montrer. Mais à mesure que le temps passe et que le religieux monte en dignité, la mauvaise inclination se découvre, n'ayant jamais été vaincue puisqu'elle ne fut jamais combattue. A mon avis, c'est une chose bien laide que ce péché chez cette classe de personnes ; car quand il s'agit de petites richesses et qu'elles appartiennent à autrui, s'en faire chiche mesquinement c'est comme s'enivrer d'un mauvais vin, en laissant de côté un bon que l'on pourrait

boire. Et quoique généralement l'avarice ruine la noblesse et la générosité de l'âme, elle est surtout opposée au mépris des choses terrestres auquel sont tenues, tout spécialement, les personnes consacrées à Dieu et à la pauvreté. De plus, comme souvent ce vice se découvre chez les dignitaires des monastères, il rend les prélats odieux à leurs sujets qui, dans leur pensée, les estiment peu, car nous méprisons naturellement les misérables. C'est également pour eux un motif de tomber dans bien des fautes, surtout quand il s'agit des malades ; car pour ne point dépenser, il arrive qu'on les laisse souffrir.

CHAPITRE XIII

LES REMÈDES CONTRE L'AVARICE

Il faut donc rendre son cœur noble et libéral, ce pour quoi le meilleur remède est de s'efforcer à faire l'aumône et se forcer à donner aux gens dont on n'a rien à espérer en retour ; puis, il faut fuir la compagnie des avares, dont la conversation est contagieuse ; mais, surtout, ce qui déracine le mieux l'avarice, c'est d'enflammer son âme d'un ardent désir des choses divines, car on méprise facilement les biens terrestres quand on goûte les biens célestes. Il est bon également de mettre à profit les enseignements du bienheureux saint Jean Chrysostome ; le premier, sur les an-

ciens riches qui moururent sans profiter de leur trésor, et dont beaucoup laissèrent leur bien à des héritiers ingrats et ennemis; le second, c'est que les péchés commis dans l'accumulation de la fortune ne seront payés par personne d'autre que par nous; le troisième, c'est combien il est peu utile d'acquérir le monde entier, si c'est au détriment de notre âme ; le quatrième, c'est de considérer ce riche avare, en enfer, ne pouvant se procurer une goutte d'eau pour rafraîchir sa langue, parce que sur terre il ne fut pas assez généreux pour secourir Lazare dans le besoin ; le cinquième, c'est de considérer la mort du misérable Judas, dont la perdition a sa source dans la cupidité. Il est également utile d'affaiblir ce feu en pleurant ses fautes, car de même que celui qui pleure son fils ne pense point à ce moment-là à son argent, de même celui qui pleure sincèrement son péché oublie, de ce fait, les affaires et les fatigues; il n'est pas inutile de considérer que le rachat du mal est la libéralité envers les pauvres et que c'est d'elle que l'on réclamera un compte ex-

près et précis, plus que d'aucune autre vertu, le jour du Jugement, ainsi que l'écrit saint Mathieu au chapitre XXV.

Et comme notre intention est d'enseigner aussi aux chrétiens en quel cas les sept vices sont des péchés mortels, sache que, tout d'abord, l'avarice est mortelle quand elle s'oppose à la justice, c'est-à-dire quand quelqu'un désire injustement prendre ou retenir le bien d'autrui; c'est le péché où tombent les voleurs, les usuriers, les négociants et les marchands qui trompent leur prochain ou qui manquent à rendre ce qu'ils doivent par cupidité de l'argent. Le second cas où le péché est mortel, c'est quand le désir de posséder est absolument sans mesure car ceux qui convoitent ainsi considèrent la richesse, non comme un moyen, mais comme une fin, et cela, tu le reconnaîtras à ses effets, si l'avarice te fait outrepasser la loi de Dieu et de l'Eglise. Le troisième cas, c'est quand l'aumône est d'obligation, car alors la générosité étant obligatoire, l'avarice va contre l'obligation et par suite est mortelle. Et remarque que, selon la doctrine

des saints, partager ses biens temporels avec les pauvres est obligatoire en deux cas: premièrement quand la nécessité est extrême ou très grave, comme lorsqu'il s'agit de la vie, de la santé, de l'état ou de l'honneur; en de semblables accidents, la loi de bonne amitié et de fraternité nous oblige à aider le nécessiteux, surtout quand nous le pouvons faire à peu de frais. A ce sujet-là, aujourd'hui, les hommes se trompent bien, et on s'en apercevra un jour, je veux dire lors du règlement des comptes. L'autre cas, c'est quand quelqu'un possède de l'argent superflu; et on appelle superflu tout ce qui reste après que l'on a pourvu aux nécessités ordinaires de sa vie conformément à l'état et à la condition de la personne. C'est dans ce vice que tombent en grande partie les riches qui enterrent leur argent et thésaurisent sans autre fin que des fins vagues et imaginaires et pour des besoins qui ne répondent pas à la réalité mais à une pure fantaisie. Quant à moi, je ne saurais limiter point par point le quand, le comment et le combien, ni quelles personnes les riches sont obligés de secourir; je ne sau-

rais leur donner de meilleur et de plus sûr remède que celui de saint Paul, dans l'épître à Timothée, quand il dit : « Aux riches de ce siècle ordonne de n'être point hautains, de ne pas bâtir sur le sable, de ne point mettre leur confiance dans l'incertitude des richesses, mais, au contraire, dans le Dieu vivant qui nous donne toutes choses en abondance afin que nous en jouissions. Ordonne-leur de faire le bien ; que, sans hésitation, ils donnent et distribuent leurs biens et leur fortune ; ordonne-leur de s'enrichir de bonnes œuvres et de thésauriser pour faire de solides fondations à l'édifice futur qui sera leur bonheur éternel, qu'ils ne se raccrochent pas à des roseaux et n'embrassent point des ombres, mais la vie véritable. Fais leur savoir que ceux qui, dans ce siècle, désirent être riches, tombent dans la tentation et dans les lacs du diable et deviennent la proie de bien des désirs inutiles et mêmes nuisibles qui mènent les hommes vers la mort et vers la perdition, car la racine de tous les maux est la cupidité qui fit que beaucoup s'écartèrent du chemin de la foi et souffrirent de gran-

des douleurs. » C'est cette doctrine admirable de l'Apôtre que les chrétiens doivent avoir comme miroir de leurs âmes et comme frein de leurs désirs désordonnés. Tu sauras que tu es victorieux quand tu supporteras d'une âme égale la perte de ton argent en tout ou en partie. Ce n'est pas seulement pour fuir les soucis et les tracas qu'il occasionne mais c'est par amour de la vertu que tu te réjouiras d'être pauvre, et, à l'imitation de Jésus-Christ crucifié. Tu désireras ne plus avoir aucun soutien sur terre, serais-tu sur un fumier, abandonné comme le pauvre Job qui ne regretta point de perdre ses richesses puisqu'il n'avait jamais éprouvé de joie à les posséder.

CHAPITRE XIV

DE L'ORGUEIL

L'orgueil est un appétit désordonné d'exceller personnellement. Quand il s'agit d'honneurs, on l'appelle ambition; s'agit-il des louanges et de la gloire des hommes? on l'appelle vanité; si c'est une excessive confiance en soi-même, on l'appelle présomption; s'il s'exprime en paroles grandiloquentes, on l'appelle vantardise; prend-il l'aspect du contentement de soi-même? on lui donne le nom de fatuité et

d'enflure. Mais, d'une façon générale, le désir d'être excellent et supérieur en toute chose, nous le nommons orgueil; c'est la source de tous les péchés, le principal ennemi de Dieu, car, non seulement il va contre la divine miséricorde, mais il contredit directement la divine justice et il lui résiste. Aussi la raison devra-t-elle, comme un gardien vigilant, veiller continuellement, car la négligence est le début de tout orgueil; et pour arracher cette mauvaise racine, il faut avoir mille yeux, tellement elle est subtile et variée, et aperçue de peu de personnes.

Il ne manque pas de gens qui, à la requête d'un ami, feront tous les efforts possibles pour lui rendre service, non pas tant par affection pour lui que par celle qu'ils ont pour eux-mêmes; je veux dire, non pas tant pour lui rendre service que pour bien montrer qu'ils sont gens de bien et courageux pour cela et bien d'autres choses. Voilà un cas d'orgueil caché sous le voile de l'amitié. Tel autre s'abstiendra d'entreprendre une bonne œuvre, de crainte de

n'en pouvoir sortir avec honneur, et de perdre ainsi sa réputation; et c'est là, bel et bien, de l'orgueil coloré de prudence et de discrétion. Vous trouverez des personnes qui reculent pour mieux sauter et qui s'abaissent pour mieux s'élever, c'est-à-dire que, sous couleur d'humilité, elles disent d'elles-mêmes beaucoup de mal, ce qui leur est très doux sur leurs propres lèvres; mais si les défauts qu'elles affichent leur étaient montrés par autrui elles écouteraient avec ennui et impatience. D'autres, par ignorance, croient savoir ce qu'ils ne savent pas et avoir un esprit plus pénétrant qu'elles ne l'ont; aussi sont-elles plus contentes et satisfaites d'elles-mêmes qu'il n'est raisonnable. En effet, être ignorant de soi-même n'est pas une excuse suffisante à ce vice; au contraire, c'est le défaut de la connaissance de soi-même qui en est l'origine. Quelques-uns, voyant chez leur prochain quelque excellente vertu, travaillent à la rabaisser et à la diminuer, et sont tout prêts à voir chez les autres la moindre imperfection; il leur semble que la gloire d'autrui se traduit

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

par leur propre déshonneur; et c'est de l'orgueil bien évident, de cet orgueil qui désire en tout faire figure de mérite singulier, quoiqu'il se confonde presque toujours dans le vêtement avec les pompes superflues, dans le langage avec les paroles élégantes, dans le manger avec les mets recherchés et délicats, dans le cœur avec les pensées hautaines et avec les jugements téméraires. Aussi bien, peu nombreux sont ceux qui échappent à ses dangers car c'est un poison si universel qu'on le trouve dans le bien et dans le mal : il y a des hommes, en effet, qui vont jusqu'à s'enorgueillir de mal faire, comme d'avoir trompé leur prochain, de s'être vengés de leurs ennemis, d'avoir commis un adultère : si grande est la malice de l'orgueil que même dans le vice il prétend à l'éminence et rend les hommes orgueilleux de ce qui devrait les faire se cacher à cent pieds sous terre.

Mais que dirons-nous alors de ceux qui, ne faisant pas le bien, disent du mal de ceux qui le font, les appelant béats, hypocrites, calotins et autres noms semblables? car comme leur tié-

deur et leur mollesse ne peut se comparer à l'esprit de pénitence et à la ferveur des autres, ils sont obligés d'insulter la sainteté d'autrui pour ne pas perdre l'estime que les gens ont d'eux. Mais ils sont bien sots, ceux que les criailleries de ces gens poussent à faire ou à défaire quelque chose, de crainte d'être raillés par ceux à qui doivent précisément aller toute moquerie et tout sarcasme. C'est ce que ne fit point Jésus-Christ, qui, s'il eût craint la honte de la Croix,ne nous eût pas rachetés de la mort.

Pour en revenir donc à notre sujet, ce vice naît de plusieurs manières; il est très difficile de le reconnaître, encore bien plus de le vaincre; quelquefois un orgueil en produit un autre; c'est le cas de ceux qui, étant supérieurs aux autres, sont prodigues et font des dépenses aussi peu excusables que vaines, d'autres fois l'orgueil naît de son contraire, c'est-à-dire de l'humilité; comme quelqu'un qui se vêtirait d'une blouse pour paraître humble et dédaigneux des vêtements riches et raffinés; et ceci est la forme la plus périlleuse, car le vice

est transformé, ou pour mieux dire confit dans les apparences de la vertu. L'orgueil vient aussi par l'éducation, et, en cela, les parents sont bien coupables, qui élèvent leurs fils et leurs filles dans la pompe, et avec une excessive liberté; il sont, en effet, beaucoup plus les bouchers et les bourreaux de leurs enfants que leurs pères; ils commencent, en effet, à les élever pour l'enfer, aussi orgueilleusement et de la même façon que Lucifer le ferait s'il était leur gouverneur; et, bien que l'orgueil chez les enfants ne puisse prendre de grandes racines, car l'âge tendre n'a point la vigueur et la force nécessaires pour ce vice, c'est cependant un très grand mal que de leur faire sucer avec le lait le narcotique de la folie et de la hauteur, en commençant dès le début de la vie à bâtir sur le sable ces châteaux qu'on élèvera peu à peu, à mesure que la vie s'écoulera. Il en résulte que la coutume et l'usage mettent un voile à l'orgueil et établissent en habitude ce que l'on ne peut faire sans péché.

Outre cela, et indépendamment de ces exem-

ples d'un vice si journellement canonisé par l'usage, ce même vice nous assaille secrètement partout et en tous lieux. Quelquefois c'est au commencement de l'œuvre, par exemple lorsque ayant eu l'idée de faire une aumône secrète, il nous pousse par mille raisons à la faire publique; quelquefois, c'est au milieu de l'action, pour la troubler, ou à la fin, pour la gâcher, comme lorsque, au cours d'une bonne œuvre que nous faisons, il nous envoie quelque bouffée d'orgueil, ou, quand après que nous l'avons accomplie, il nous fait louer par les hommes pour nous procurer un vain contentement. Et il y a des cas où il nous incite à être fervents dans le bien, dans l'espoir de pouvoir nous corrompre ensuite; c'est là bien plutôt la tentation de l'orgueil que l'aide d'une diligente sollicitude. Et s'il échoue, il nous enlève alors l'ardeur et la chaleur qu'il nous avait données, et il nous pousse à abandonner l'œuvre commencée, par la crainte qu'il nous donne de ne pouvoir aller jusqu'au bout et d'être obligés de l'abandonner pour notre plus grande honte.

S'il ne réussit point en cela, ce vice nous pousse à agir indiscrètement, augmentant nos jeûnes et nos austérités pour que nous soyions des martyrs du démon. Ce vice nous persuade également de nous adonner à l'étude de la science spéculative, pour laisser de côté la pratique; il nous persuade de nous plonger dans la vie contemplative, pour perdre l'exercice de la vie active; c'est le cas de bien des doctes personnes auxquelles il vaudrait bien mieux d'être ignorantes que de donner un perpétuel aliment à leur présomption par la lecture continuelle; car, savoir disputer de l'humilité sans en avoir l'expérience, non seulement est de peu d'utilité, mais est même grandement nuisible, surtout que ce vice se loge en toutes catégories de personnes, mais chez les uns beaucoup plus que chez les autres. Il construit, comme nous l'avons dit, tout à son gré, sur le fondement de notre naturelle complaisance chez ceux qui, tout enfants, ont été élevés trop délicatement ; il tente également tout spécialement les magnanimes qui par dis-

position naturelle proposent toujours à leur esprit des choses grandes et singulières ; il attaque aussi expressément les pusillanimes, qui, n'étant pas faits pour les grandes entreprises, ont peur d'être méprisés et désirent d'autant plus la louange qu'ils se connaissent moins de raisons d'être louangés. Enfin et plus que tous, les gens bien doués et les savants sont poussés, par ce vent, et cela à cause de la supériorité naturelle qui, dans les limites de la nature humaine les distinguent des autres. Pour le dire d'un mot, ce démon tente les commençants, leur faisant paraître tout ce qu'ils font comme bien supérieur à ce que c'est; il tente aussi ceux qui font des progrès, semant des embûches et des pièges à chaque pas pour les faire reculer; et il ne pardonne point aux parfaits, leur insufflant certain petit air de vanité.

De sorte qu'il n'est point facile de remporter la victoire sur ce vice ; car il est pour chacun des autres vices une vertu antagoniste, mais l'orgueil fait la guerre à la fois à toutes les vertus; ainsi, de la chasteté, de la tempé-

rance et de l'humilité, il tire également la matière et l'occasion de nous rendre vains. Les autres vices finissent par s'éteindre avec le temps, mais l'orgueil dans la vieillesse n'est que plus intense et il puise des forces dans la faiblesse même du corps, pour se donner plus d'autorité ; et même après la mort il prétend conserver son empire, comme nous le pouvons voir dans les enterrements pompeux et dans les sépultures superbes. Qui donc pourra dominer ce vice qui, en tous lieux, en tout temps, en toute personne et en toute œuvre, combat si fortement, sauf celui qui se transformerait tout d'abord en Christ crucifié?

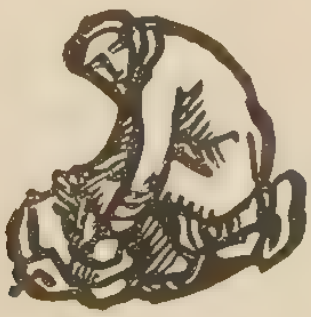
Si ce vice était seul, il serait plus tolérable, mais combien de branches sortent de ce tronc! L'une s'appelle curiosité et toujours attire vers les choses nouvelles et sans profit. Une autre s'appelle légèreté de l'âme, et, n'ayant aucun poids, elle n'est jamais fixée sur son propos, mais, comme la plume au vent, elle change à toute heure ; la troisième s'appelle futile gaîté, et, par le rire intempestif

elle fait perdre la mesure à tous les membres du corps ; ensuite vient la jactance qui se glorifie et se vante de tout ce qu'elle fait et dit, et même de ce qui ne lui a même pas passé par l'idée. De là vient le besoin de se distinguer en disant ou en faisant des choses nouvelles ; et comme on ne peut défendre ces innovations avec des raisons, on en vient à une arrogance bruyante et, par des paroles insolentes et outrecuidantes, on prétend défendre la première folie venue. Ensuite vient la présomption et la suffisance, et si, par la suite, on commet quelque erreur dans ce qu'on a entrepris présomptueusement, on a honte de l'avouer ; c'est de là que naissent les fausses excuses, le rejet des fautes propres sur les autres, la feinte confession, indigne d'absolution. De là vient la rébellion contre Dieu ; on néglige ou on méprise la confession, et on en arrive à une licence de péché sans frein; on se lamente de ce qu'il y ait des préceptes qui vous retiennent ; on désire d'être libre et débarrassé de tout joug et de tout lien : c'est

de cette misérable et diabolique liberté que naît la dernière branche, qui est l'habitude de pécher en attachant peu d'importance à l'offense que l'on fait à Dieu. Telles sont les branches de cet arbre, en tout contraires à celles de l'arbre de vie, qui est Jésus-Christ, Jésus qui, pour confondre éternellement l'orgueil, voulut naître, vivre et mourir humble et doux, choisissant tout ce que fuit l'orgueilleux et méprisant tout ce que l'orgueilleux estime.

C'est ainsi que l'on voit bien combien ce vice est dans l'erreur et combien Jésus-Christ est dans la vérité. Et, parmi toutes ses erreurs, ce n'est pas la moindre qu'il ne puisse sans miracle obtenir ce qu'il cherche; la gourmandise nous procure toujours une jouissance, bien que, parfois, comme dit Salomon, elle nous fasse payer notre écot et que par les douleurs de l'estomac elle se venge de la gourmandise de la langue ; la colère nous mène à la vengeance, encore qu'il arrive parfois qu'elle se venge de nous avant de se ven-

ger de nos ennemis ; mais l'orgueil, quoiqu'il prétende toujours à la gloire, en fin de compte, malgré tous ses efforts, ne l'atteint pas ; car la gloire comme une ombre fuit qui la suit et suit qui la fuit. Le plus souvent, au contraire, l'orgueil rapporte de la honte, et au lieu d'élever, il abaisse ; au lieu de procurer de l'honneur, il plonge dans une véritable ignominie ; et je ne dis pas seulement aux yeux de Dieu, mais aussi aux yeux des hommes, ainsi que le dit Jérémie de l'orgueilleux qu'il compare à la mer forte et agitée dont les vagues, après s'être gonflées outre mesure, viennent s'aplatir sous les pieds.



CHAPITRE XV

DES REMÈDES CONTRE L'ORGUEIL

Il reste donc à connaître la maladie, pour qu'elle puisse être plus facilement guérie, nonobstant que, après qu'on la connaît, elle reste encore difficile à guérir. Et bien que, aux indices que nous avons donnés dans le précédent chapitre, on puisse reconnaître quand l'âme est atteinte de ce *noli me tangere*, cependant il est d'autres signes auxquels on reconnaît l'orgueilleux; il se vante, par exemple, d'être d'une famille noble et généreuse ou, au con-

traire, il rougit s'il est de basse extraction et s'il a des parents humbles; il a honte de vêtir de pauvres habits et de s'entretenir avec les pauvres ; bref, il est incommodé par tout le cortège de la pauvreté. Parle-t-il ? c'est à voix très haute ; toujours en avant pour se moquer, il est le premier à dénigrer son prochain ; dans la conversation, il est entêté, et, s'il n'a pas le dernier mot, il en reste amer et maussade ; il s'attriste, quand on ne suit pas son conseil; il se réjouit de la confusion et de la honte des autres ; il n'obéit pas de bonne grâce, sauf à lui-même, et à ce à quoi sa volonté le pousse ; il s'attribue les œuvres et les travaux d'autrui; s'il lit les livres des autres et s'il écoute leur enseignement, ce n'est pas comme un disciple mais comme un juge ; il dédaigne de lire ou d'entendre des enseignements simples et clairs, qui, moins ils ont d'originalité, plus ils ont de profondeur, et qui, pour être moins subtils, n'en sont pas moins profitables.

Tels sont les indices évidents de l'orgueil. Mais il a des formes plus secrètes chez les

personnes spirituelles. Par exemple, si l'on dit: renoncer à toute sainteté, c'est rendre à Dieu une autre espèce d'hommage; le temps n'est plus des espérances du Désert; les Pères de cette lointaine époque étaient d'une autre nature. De même, être trop scrupuleusement ritualiste n'est pas sans orgueil, car on croit plus en soi qu'en les autres. C'est encore ainsi que, si quelqu'un pensait qu'il est humble, il serait deux fois orgueilleux. Jamais l'homme ne doit se persuader, jusqu'à l'heure de sa mort, qu'il est exempt de ce mal ; au contraire, il doit toujours recommencer la lutte, comme si, à toute heure, il commençait. Et si le démon veut nous faire croire que nous ne sommes pas orgueilleux, mettons-nous à l'épreuve nous-même, en nous livrant à des métiers vils et en voyant si nous nous réjouissons d'être méprisés. Ainsi nous arriverons peut-être à nous rendre compte que l'orgueil caché résiste d'autant plus à l'humiliation du travail qu'il se montre plus prompt en paroles.

Donc, si nous voulons guérir notre âme de ce vice, avant toute chose il lui faut un bon

médecin qui nous donne l'exemple de l'humilité; s'il en était autrement, ses paroles ne pourraient pas guérir l'orgueil d'un autre, puisqu'elles viendraient elles-mêmes d'un cœur orgueilleux. Il faut que ce médecin soit prudent également, car l'orgueilleux ne saurait au début supporter des remèdes trop âpres, comme par exemple de lui faire faire quelque chose d'abject et d'avilissant aux yeux du monde. Qu'on lui propose, au début, la grandeur de la récompense céleste, afin que son désir de grandes choses s'emploie pour une véritable grandeur ; c'est alors qu'il faudra donner la règle de l'Evangile : *omnis qui se humiliat exaltabitur et nisi efficiamini sicut parvuli non intrabitis in regnum cœlorum.* Qu'on lui montre aussitôt Jésus-Christ, véritable modèle de toutes les vertus, qui, tout spécialement dans cette vertu de l'humilité, est venu s'affirmer comme notre maître, quand Il a dit : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde.* Qu'on lui rappelle une fois que le Christ est descendu du ciel pour nous élever du sol, une autre fois qu'Il est né dans une étable, une

autre fois qu'Il est mort sur la croix ; montrons-lui ici les injures, là les outrages qu'Il supporta ; disons-lui qu'il n'y a pas d'autre chemin vers la gloire que le chemin de la croix, que tous les Saints ont suivi ce chemin et que Jésus-Christ, connaissant si bien ce qu'est l'honneur, ne l'aurait point pris si ce n'avait été absolument nécessaire.

Si, par ce moyen, tu éprouves quelque amélioration, ne te hâte point de te croire en sûreté, mais travaille à te conserver dans cette bassesse et dans ce mépris de toi-même ; pour cela, un remède excellent sera de te laisser mener par l'avis d'autrui, d'agir souvent contre ton opinion propre, piétinant ta volonté, déracinant l'appétit de la possession et de la valeur, refusant la pompe, et t'entretenant avec des personnes de très basse condition, pourvu seulement qu'elles soient vertueuses.

Toutefois, un même remède ne convient pas à tout le monde ; les uns s'humilient en considérant leurs péchés, les autres en considérant

la bassesse de leur propre corps, dont le principe, le milieu et la fin ne sont que cendre et poussière, égoût d'immondices, et sac à vers. Les autres sont sensibles à la crainte de l'enfer, d'autres à la considération de la générosité divine, qui donne tant de présents à des êtres indignes, et à la considération de l'ingratitude et de la dureté avec lesquelles nous lui résistons continuellement, pour qu'Il ne fasse pas en nous plus qu'Il ne fait.

Les Saints s'humiliaient aussi en considérant la grandeur de la divine Majesté, et, se mettant en présence de Dieu, ils sentaient bien qu'ils n'étaient rien ; il leur était très profitable aussi de considérer les châtiments que Dieu a envoyés aux superbes, par exemple celui de Lucifer, que Notre-Seigneur rappela à ses disciples un jour qu'il les voyait inclinant vers l'orgueil, en leur disant : *Videbam Satanam sicut fulgur de cœlo cadentem.* Outre cela il est fort utile de considérer que tout ce que nous avons de bien vient de Dieu, sans la grâce duquel nous ne pouvons ni l'obtenir, ni le conserver. Et si l'homme considérait que

toutes ses qualités, aussi bien naturelles que surnaturelles, ne lui sont que prêtées, non seulement il ne s'enorgueillirait pas, mais il deviendrait d'autant plus humble qu'il aurait été doué de plus grandes grâces, sachant que ces grâces obligent, en raison même de leur grandeur. C'est ce que disait saint Paul : « Que possèdes-tu qui ne t'ait été prêté ? et si tu l'as reçu, pourquoi te glorifies-tu comme si tu ne l'avais pas reçu ? » O combien folle serait la fiancée de campagne qui serait fière de vêtements qu'on lui aurait prêtés à la ville! O combien vain serait l'écuyer qui se pavanerait tout fier du cheval et des armes qu'on lui aurait prêtés ; combien insensé serait celui qui, devenu riche par la fortune et le travail d'autrui, usurperait quelque chose de la gloire de ces richesses ! Tout nous est étranger de ce qui est en nous, le savoir, l'esprit, l'ingéniosité, la force, et les richesses ; enfin, le corps et l'âme. Et de même que le fer rouge, s'il rendait au feu ce qu'il en a reçu, resterait pesant, terrestre, noir et dur, de même nous, si nous donnions à Dieu ce que nous avons reçu

de ses mains, nous serions réduits à l'état de rien. Une seule chose est à considérer comme notre propriété : c'est le péché ; celui qui s'en glorifie, montre plus de grossièreté et d'insensibilité que de malice, car il fait matière de gloire de ce qui n'est que matière de confusion.

Il est bon aussi de considérer que c'est gratuitement que Dieu, sans que nous le méritions, nous conserve et que nous sommes suspendus comme à un fil ténu à la seule miséricorde divine. D'autre part, notre faiblesse et notre inconstance naturelle n'est pas un petit remède pour arriver à l'humilité : c'est celui que nous donna l'Apôtre quand il nous dit : « Travaillez à votre salut avec crainte et tremblement, car c'est Dieu qui met en vous le vouloir et le faire, par sa grâce ineffable et sa libre volonté » ; et Notre-Seigneur, dans l'Evangile, voyant ses apôtres légèrement orgueilleux parce que, d'autres disciples ayant abandonné la doctrine, eux étaient restés fermes, leur dit : « Est-ce que par hasard ce

n'est pas moi qui vous ai choisis dans le commun ? Et n'y a-t-il pas un démon parmi vous ? » Vois comment Il a voulu leur conserver la modestie, tant en raison de leur élection gratuite que de la chute qu'ils pourraient faire : car même parmi les douze, un, qui, selon toutes les apparences, restait fidèle, était un démon.

C'est avec ces mêmes considérations que la joie exagérée et le dangereux contentement qui souvent pénètrent l'âme de ceux qui commencent à faire de bonnes œuvres, peuvent être convenablement soignés. Que l'homme considère, outre cela, le peu de profit qu'il est pour son Maître; qu'il considère aussi que, quoi qu'il fasse, il ne fait qu'accomplir ce qui lui est commandé, et non sans y manquer bien des fois ; c'est là le remède de notre Rédempteur : *Cum feceritis omnia quæ præcepta sunt vobis, dicite : servi inutiles sumus; quod debuimus facere, fecimus.*

Outre ceux-ci, c'est un remède éminent que de considérer tout ce que Jésus-Christ a fait

pour toi, et, au prix de la reconnaissance que tu lui dois, de voir combien tu fais peu, même si tu te fonds en amour, car tu ne t'es pas épuisé, tu n'as pas sué des gouttes de sang, tu n'as pas été mis en croix pour le service de Dieu.

Le dernier conseil est de cacher et de dissimuler la vertu que chacun de nous pourrait avoir à soi; cela est tout à fait nécessaire à ceux qui commencent, car un petit feu exposé au vent s'éteindra forcément. Ezéchias perdit ses trésors parce qu'il les découvrit; le Roi des cieux est un trésor ; celui qui le trouve en retire une grande joie, mais cette joie doit rester cachée. Beaucoup d'arbres se flétrissent pour avoir donné leurs fleurs trop tôt; et c'est l'accouchement avant terme qui fait l'avorton. Beaucoup de blés ne sont pas venus à maturité à cause de la trop grande chaleur; ils ont levé trop tôt, sans bien former leur tige et leurs racines. Et beaucoup se perdent parce que leurs aumônes, leurs prières, leurs larmes, leurs regrets, ils ne les ont point cachés sous terre, ou, plus exactement, dans

le ciel, en se contentant d'en avoir Dieu seul pour témoin, Lui qui sera le juge et qui donnera la récompense.

Comme il n'est point facile de distinguer quand l'orgueil est un péché mortel, il nous faut toujours nous humilier en présence de Dieu, car souvent on commet ce péché sans s'en apercevoir. Le premier cas mortel est de se glorifier d'une chose où il y eut péché mortel, quoique quelquefois il puisse y avoir une excuse : Ainsi, lorsque nous prétendons nous vanter d'une circonstance, de l'esprit, de l'ingéniosité ou du courage que nous dûmes déployer dans une telle action; mais il y a un grand danger, ne serait-ce que de nous réjouir à nouveau de ce dont nous nous glorifions. Le second cas, c'est quand nous désirons un avancement ou un avantage au détriment de quelqu'un; c'est le cas de celui qui convoiterait le titre de prélat sans en être digne. Le troisième cas, c'est quand le contentement de soi-même est accompagné du mépris du prochain; c'est le cas du pharisien. Le quatrième cas,

c'est quand l'orgueil s'accompagne d'une injure ou d'un mépris de Dieu, quand il s'insurge de se voir sujet aux lois divines, quand il est comme s'il était gonflé et plein de contentement de soi, ni plus ni moins que si les biens qu'il considère comme à lui étaient les siens propres, et non prêtés par Dieu.

Cela se reconnaît plus à ses fruits qu'à toutes les règles que l'on pourrait donner. Celui qui s'apercevrait qu'il néglige notablement de rendre grâces à Dieu, de veiller à l'honneur de Dieu ou qui, au contraire, s'occuperait trop du sien, a bien des chances d'être la proie d'un profond orgueil; celui qui se verrait tout à fait sûr du bien qui est en lui, sans aucunement craindre de le pouvoir perdre, doit craindre d'être tombé dans le péché d'orgueil. Qu'il ait peur, celui qui aura une grande promptitude et une grande facilité à excuser ses propres défauts et à exagérer ceux d'autrui; qu'il craigne aussi celui qui, peu préoccupé de la patrie céleste, du bien de son prochain, et du rachat de ses péchés, passe sa vie aussi

confiant que s'il mettait tout son soin et toute sa diligence à ces choses-là. Car nul doute que ce ne soient des signes d'orgueil mortel ou quasi-mortel, comme l'est également : la cruauté du cœur, la dureté envers les affligés, l'impatience dans les malheurs, la révolte continuelle contre les traitements que Dieu nous envoie, l'impossibilité de supporter d'être peu considéré, la terrible indignation contre ceux qui ne font pas les choses à notre volonté.

D'une façon générale, le désir de l'excellence est mortel quand on en fait la fin suprême, c'est à dire quand on aime l'excellence sans autre fin; on s'en apercevra quand, ayant reçu une injure on s'en vengera; si lorsque se présente un cas de point d'honneur, on sacrifie Dieu. Et tu auras vaincu ce vice quand tu désireras le contraire de ce que désire l'orgueilleux, c'est-à-dire les choses que le monde méprise et abomine : par exemple, d'être abaissé, offensé, persécuté, vilipendé par les hommes : mais le signe le plus parfait serait si tu en arrivais à un tel mépris de toi-même que

tu te considèrerais non seulement comme le plus grand pécheur du monde, mais encore comme l'occasion de tous les maux du monde, des pestes, des famines, des calamités publiques et privées, communes et particulières de toute la terre, avec une très grande crainte que Dieu ne veuille te supporter étant ce que tu es, que l'abîme ne s'ouvre sous tes pas et que la foudre du ciel ne t'écrase, ne pouvant imaginer une justice assez sévère pour tous tes manquements et pour toutes tes fautes. Tout cela, comme en vérité on peut bien l'imaginer, je ne l'écris pas, car ces avis ne s'apprennent point dans les livres, mais c'est Jésus-Christ qui les donne à tous ceux qui les demandent avec humilité et les écoutent avec persévérance; à ceux-ci Il parle dans l'intimité pourvu qu'ils tournent leur cœur vers le sien. Ce n'est point mon intention d'induire pour cela au désespoir ; au contraire j'enseigne une espérance d'autant plus grande que la véritable confiance, qui n'est pas de la présomption, se fondera sur un sentiment humble

de soi-même ; je dis : *sentiment humble*, car si c'était seulement une connaissance spéculative, sans que l'on sente et que l'on palpe comme avec la main, jamais l'humilité n'aurait son véritable fondement, fondement sur lequel repose tout l'édifice chrétien.

CHAPITRE XVI

DE L'ENVIE

L'envie est la tristesse que nous cause la prospérité du prochain. L'envieux est persuadé que le bien d'autrui diminue son propre honneur et son excellence ; c'est pourquoi il s'attriste du bien des autres comme de son mal propre. C'est là un vice absolument contraire à la charité ; d'où naturellement on conclura que, là où il y a amour, il n'y a point envie.

Il y a deux classes et deux espèces d'envie ;

la première s'appelle humaine ; elle porte sur les choses humaines, comme les richesses, les honneurs, la puissance et la beauté de notre prochain ; la seconde est diabolique ; les théologiens l'appellent envie de la grâce de nos frères : c'est quand l'homme s'attriste des dons et des grâces divines qu'il voit chez ses frères, soit parce que ces dons lui font défaut, et qu'il ne voudrait pas voir chez un autre les biens qu'il ne possède pas, soit parce qu'il estime que tous les autres qui sont doués de vertus et d'excellence l'empêchent d'être seul et unique, et lui font perdre ainsi une partie de l'estime qu'à son avis on lui doit; et c'est là un des péchés contre l'Esprit-Saint, et peut-être le plus grave de tous. L'une et l'autre envie sont un péché mortel, si elles sont consenties et délibérées, car les mouvements d'envie subite ou presque subite, sur lesquels nous ne pouvons presque rien, ne sont pas des fautes ou tout au moins ne sont pas mortelles. Je ne parle pas ici d'une certaine tristesse ou indignation qui est le

propre des hommes zélés quand ils voient soit les méchants dans la prospérité, soit les bons dans les souffrances de la misère et de la persécution. Ce n'est pas là de l'envie, bien que souvent, comme dit le prophète David, ce défaut soit périlleux et quelquefois mortel, s'il va jusqu'à provoquer volontairement de l'indignation contre la divine Providence et si l'on est notablement incommodé de cette répartition des biens et des maux dans la vie présente, vie que Dieu organise, selon son haut et profond conseil, pour le plus grand bien de ses élus. Je ne parle pas non plus de la tristesse qu'avait un brave homme voyant que la prospérité d'un méchant était comme un grand couteau qui lui servait à égorger les pauvres; je ne parle pas non plus de quelques-uns qui s'affectent du pouvoir d'autrui dont ils ont injustement à souffrir, car, en de semblables cas, ce regret, s'il est modéré et raisonnable, non seulement n'est pas un péché d'envie, mais n'est même pas un péché du tout. Ce n'est pas non plus mon intention de

condamner ce que saint Jérôme appelle la sainte envie, origine et source d'une louable pénitence, envie qui me fait m'attrister du bien du prochain, non pas parce que c'est lui qui le possède, mais parce que ce n'est pas moi.

Mon intention est de parler, comme je l'ai dit au commencement de ce chapitre, d'une tristesse que nous donne le bien d'autrui, tristesse fondée sur le désir des honneurs personnels, fille aînée de l'orgueil, mère de la médisance, de la détraction, de la haine du prochain, cause de joie dans ses malheurs, fondement de la dureté de cœur, enfin terrible bête fauve. C'est ce dernier nom que Jacob lui donna quand il dit pour désigner ironiquement le véritable fauve qui avait mangé Joseph : *Fera pessima devoravit filium meum Joseph.* C'est elle que le démon lance sans aucune pitié contre les hommes, Caïn contre Abel, Saül contre David, les Pharisiens contre Jésus-Christ. Eux tous en vinrent à commettre des cruautés inouïes pour s'être laissés subjuguer par cet abominable vice. Vice

le plus misérable, car dans tous les autres il y quelque chose qui séduit la volonté, la charme et l'intéresse ; ou bien il en résulte quelque gloire, mais celui-ci ne saurait se nourrir que de lui-même c'est-à-dire de rancœur et d'amertume ; c'est un péché non seulement vain et sans fruit, mais nocif et pénible à celui même qui le commet ; à tel point que l'on a dit avec raison que jamais les tyrans de Sicile n'ont trouvé pour l'assouvissement de leur cruauté une torture semblable à ce qu'est l'envie pour celui qui la nourrit dans son sein: feu de goudron, serpent venimeux, qui non seulement se nourrit de reptiles et d'animaux venimeux comme les cigognes, mais pour lequel tout ce qu'il voit et tout ce qu'il entend et apprend de son prochain est un toxique meurtrier et pestilentiel. Si c'est du bien il meurt de douleur ; si c'est du mal, il meurt de plaisir et ce n'est point sans raison que le diable, dont les fils, à proprement parler, sont les envieux, le jour où, envieux de l'homme il vint le tenter, s'approcha sous la

forme d'un serpent. Sa pénitence fut qu'il trouverait son tourment dans ses œuvres mêmes : *Terram comedes cunctis diebus vitæ tuæ et super pectus tuum gradieris.* Dur et triste aliment dont se nourrit l'envie, c'est-à-dire la terre et la mélancolie ; mais plus dure encore est l'obligation où se trouve l'envieux, après ce pesant repas, de traîner son ventre par terre, afin que, si les aliments furent lourds, la digestion lui soit encore plus pénible. O gens mesquins qui souffrez de la joie des autres, vous que leur prospérité rend misérables, que leur santé rend malades, et que l'envie fait mourir!

Quoiqu'il y ait bien des signes auxquels on reconnaisse cette maladie, le plus certain d'entre eux est lorsque, entendant louer quelqu'un de tes semblables, tu en éprouves un déplaisir et penses que l'on exagère, lorsque aussi, par tes paroles ou par l'expression de ton visage, tu diminues les bonnes actions et les bons propos des autres, ou grossis leurs défauts. Bref, la plaie elle-même

se découvre parce qu'elle amène une douleur si sensible que chacun la reconnaîtra facilement, pour peu qu'il possède la faculté de sentir.

Ce n'est pas dire que le remède soit facile car, comme dit le sage, *putredo ossium invidia*. Cette plaie maligne corrompt et pourrit non seulement la chair mais encore l'os. Autant dire qu'aucune vertu ne subsiste dans l'âme qui ne soit attaquée ; mais, comme nous l'avons déjà dit bien des fois, il n'y a pas de maux incurables pour la miséricorde de Dieu, si nous l'aidons de notre diligence. Donc, le premier remède sera de désirer ces biens qui, possédés par chacun entièrement, n'enlèvent rien aux autres compagnons : telle est la félicité des bienheureux dans le ciel, où le nombre des nouveaux venus ne diminue la place de personne, et où l'on jouit des biens et des réjouissances du prochain tout comme des siens propres. Le second remède est de considérer la bassesse et la petitesse de ce vice qui, sauf miracle, ne peut subsister que dans

les personnes pusillanimes et lâches, ainsi que Job l'affirme, quand il dit : *Parvulum occidit invidia.* C'est pourquoi l'opinion commune l'appelle un vice de femme ; mais moi j'appelle femme aussi l'homme efféminé et de cœur abject, alors que, au contraire, la femme qui est douée d'un grand et viril courage, mérite à très juste titre le nom d'homme. C'est également un fort bon remède que la considération de ces choses qui poussent le plus à l'amour du prochain, car, comme nous l'avons dit, l'envie est contraire à la charité, et un contraire sert à guérir son contraire. Si quelqu'un voulait savoir quels sont les motifs les plus puissants pour nous faire aimer nos frères, qu'il attende un autre traité, car celui-ci peu à peu a augmenté plus que je ne croyais au commencement.

Donc, pour mettre fin à ce chapitre, je dirai que le suprême et le meilleur remède de l'envie, c'est de guérir l'âme de l'orgueil, car on ne saurait s'attrister de l'excellence du prochain si l'on ne désire pas cette excellence,

pour soi-même, sauf au cas où l'on aurait l'esprit si mal fait que l'on ne voudrait pas voir chez les autres le bien et l'honneur parce qu'on ne tient pas à les voir chez soi-même. Mais cela même est de l'orgueil car le véritable humble rejette de telle façon la gloire humaine loin de lui, qu'il la souhaite bien volontiers aux autres.

CHAPITRE XVII

DE LA VICTOIRE UNIVERSELLE SUR TOUS LES VICES

L'homme ne doit point se décourager s'il ne peut obtenir la victoire sur soi-même quand il se sent pressé par tant de forces antagonistes et de mauvaises tendances. Car, comme nous l'avons dit au premier chapitre de ce petit traité, la bonté divine transforme tous ces inconvénients pour le plus grand bien de nos âmes. Et si Dieu ne pouvait faire cela, jamais Il n'aurait permis que nous eussions en nous de semblables passions, passions qui en

elles-mêmes ne sont pas mauvaises et rendent nos fautes plus excusables ; d'où on peut conclure que, si l'ange ne fut pas racheté par Dieu, c'est parce que, manquant de ces tendances naturelles et de ces débilités, il avait moins l'occasion de pécher. Outre cela elles nous conservent dans l'état d'humilité, car si, même avec de si grands et de si nombreux contrepoids nous nous élevons au-dessus de nous-mêmes, que ne ferions-nous pas si nous en étions exempts ? Il a fallu toute cette eau pour éteindre la confiance et la présomption que nous avons en nos forces. Nous n'en devenons que plus prudents, car nous nous méfions de notre faiblesse naturelle, et si, à la fin, nous succombons, nous en tirons une certaine espérance en la miséricorde divine, à l'exemple du prophète David qui s'excusait auprès de Dieu d'avoir été conçu dans le péché et ne lui demandait qu'avec plus de confiance qu'Il lui pardonnât. De plus les passions sont des éperons qui poussent l'âme à se détacher de la demeure du corps et qui lui font désirer plus ardemment la patrie céleste où il n'aura

plus à subir les vexations et les importunités de la chair. C'est en vertu de cela que saint Paul disait : « Malheureux que je suis. Qui me délivrera de ce corps de mort ? » Et le prophète David : « Seigneur, tire mon âme de cette prison ! » Enfin, elles nous sont un grand motif à douter de nous-mêmes, à demander perpétuellement secours à Dieu et à fréquenter la prière avec une humble ardeur ; c'est un des plus grands biens que nous puissions posséder sur cette terre. Car pour se vaincre soi-même il est nécessaire d'être fort contre soi-même, c'est-à-dire de posséder la grâce et la vertu surnaturelles, qui, si nous ne les arrêtons pas, pénètreront d'elles-mêmes dans nos cœurs et finiront par avoir la force de vaincre et de changer la nature, à la seule condition que, de notre côté, nous fassions un saint et ferme propos, uniquement par amour de Dieu et non en considération de rien autre. Je dis que ce propos doit être ferme, et ne doit pas être étranger, mais domestique, ni passager, mais fixe, ni accidentel, mais persévérant

et confirmé autant de fois qu'il se sera attiédi ou affaibli en nous.

Il ne suffit pas de se vaincre avec l'imagination seulement, mais avec les faits. Il ne faut pas se vaincre d'un seul vice, mais de tous, car si la victoire n'est pas complète, la plus petite racine qui resterait donnera naissance aux autres mauvaises herbes, et d'une passion il en naîtra beaucoup d'autres. C'est pourquoi il faut, avant tout, vaincre les plus grandes si nous voulons nous rendre maîtres des plus petites, et, ces premières vaincues, il ne faut pas se croire trop en sécurité, car les petites, tantôt croissent elles-mêmes et deviennent plus grandes, tantôt réveillent les grandes. Et si, par hasard, tu as laissé passer beaucoup d'années sans pratiquer cet exercice, considère combien la miséricorde de Dieu est grande, puisqu'Il t'a attendu ; et ne t'effraie pas de commencer tard, car Dieu n'est point lié par le temps. Au contraire, en un moment, Il peut nous rendre saints et il se pourrait qu'il y eût en nous un si grand repentir du péché et un si ferme désir de l'amendement que, en un

instant, il nous pardonnât toute la faute et toute la peine.

Donc, si, jusqu'à maintenant, tu as été négligent et paresseux pour te vaincre toi-même, reviens à toi et éveille-toi du sommeil, te faisant d'autant plus diligent et plus empressé que tu l'as moins été dans le temps passé, et que, dans l'avenir, il te reste moins de temps pour agir. Il faut bien reconnaître que, en général, personne n'est ni bon ni mauvais au plus haut degré sauf si le temps et la répétition des actes ont fait du mal une habitude. Si un bon, brusquement, tombe d'une grande chute, que l'on soit bien persuadé et convaincu que l'imperfection était cachée en lui et que la chute soudaine l'a fait découvrir. C'est le danger que courent surtout ceux qui ont un grand esprit, car ils ne se satisfont point de choses basses, mais au contraire ils se divertissent dans des conversations et dans des récréations variées, parmi lesquelles l'ardeur n'a que trop tendance à se refroidir et le démon à s'introduire, avec cent mille ruses et procédés cachés. Et si tu veux un signe qui

te fera reconnaître que tu as remporté la victoire universelle sur tous les vices, regarde si ta volonté est à ce point conforme à la volonté divine que tout naturellement tu te réjouisses de tout ce qui t'arrivera, pourvu que Dieu en soit servi. C'est alors que tu sentiras la faveur et l'aide de Dieu en tout et la continuelle aspiration au plus haut degré de la perfection. C'est alors que tu auras horreur de tout ce qui t'a fait offenser Dieu, comme par exemple des puissances sensitives qui ont été l'instrument de l'offense et tu désireras combattre ces puissances en les soumettant à une justice rigoureuse. C'est alors que les anges se réjouiront de ta conversation et tu sentiras bien souvent leur présence; c'est alors que ta victoire te fera monter de l'enfer au ciel. Grâce à elle tu rendras celui-là triste et celui-ci joyeux; le ciel te comblera de faveurs et l'enfer aura peur de toi. Ta dextre aura vaincu tout plaisir, ta gauche aura désiré toutes les douleurs; derrière toi tu laisseras toute chose terrestre; devant toi tu ne verras personne autre que Dieu ; tu ne trouveras plus pénible de ré-

fréner ta gourmandise, de surmonter ta colère, d'humilier ton orgueil, et d'embrasser la croix nue de Notre-Seigneur et Rédempteur Jésus-Christ; toutes choses très difficiles qui te sembleront non seulement faciles mais encore douces et même très douces ; quand tu seras arrivé à cet état, rends gloire à Dieu: si tu n'y arrives pas, que le cœur ne te faiblisse pas, mais persévère, comme je l'ai écrit, dans le combat contre toi-même. Car c'est Dieu seul qui nous peut donner cette perfection à laquelle Il nous invite lui-même, et Il la donnera sans aucun doute à qui ne mettra pas d'obstacle, afin que son invitation ne soit pas vaine.

CHAPITRE DERNIER

DU REMÈDE UNIVERSEL A TOUS LES VICES

Quand les fils d'Israël eurent été mordus dans le désert par la foule des serpents venimeux, sur la demande de Moïse, Dieu indiqua ce remède général contre le venin : il fallait faire un serpent de bronze et après qu'on l'aurait posé sur un haut poteau, tous les hommes mordus devaient le regarder attentivement. Le simple fait de fixer les yeux sur l'image du serpent guérirait les plaies, quelles qu'elles fussent ; c'est là une figure qui nous

montre que, si nous voulons nous libérer de la morsure du péché nous devons considérer avec attention, l'Innocent crucifié en guise de coupable. Cette considération nous guérira de tous les vices et de toutes les passions de nos âmes. Passons ces vices en revue dans le même ordre que nous avons observé déjà. Si tu es tenté par le vice de la gourmandise, regarde bien le Crucifié dans sa dernière agonie, privé durement, non pas de mets délicats ni de vins choisis, mais même d'une cruche d'eau, et abreuvé très amèrement de fiel et de vinaigre; sois confus de te donner à manger et à boire alors que ton Créateur souffre d'une soif si atroce, aie honte de flatter le goût que ton Rédempteur traite si durement : rougis d'engraisser ta chair corruptible alors que le Fils de Dieu, par amour pour toi, laisse la sienne, si innocente, clouée sur la croix très dure.

Cette même considération te fera vaincre la luxure si tu remarques que ton corps n'est déjà plus à toi, mais au Christ, qui l'a acheté d'un prix si élevé, et, de maison du démon,

l'a transformé en temple de l'Esprit-Saint. Sera-ce bien de donner ces membres, qui sont au Christ, à une fille, et de jeter dans la boue un trésor si précieux ? Sera-ce bien de donner des délices impures au corps que ton Seigneur vit abreuvé de tant de tourments excessifs? Sera-ce bien d'emplir le vase où Jésus-Christ a déposé son sang, d'une jouissance répugnante et abominable.

L'avarice, quoique, en apparence, incurable, se guérit par la contemplation du Crucifix ; le Crucifix t'enseigne, en effet, à laisser l'amour des choses superflues, puisque Jésus-Christ lui-même n'avait même pas les nécessaires. Nul doute pourtant qu'Il ne fût Seigneur de toutes les richesses ; cependant il mourut dans la plus grande pauvreté, afin que tu voies combien il importe au chrétien, s'il veut en toute liberté, à son heure dernière, déposer son esprit dans les mains du Père, de l'avoir absolument libre des soucis de la richesse. O qu'il est peu convenable pour l'esclave de désirer la richesse que son maître

méprise ! Quel mauvais effet à voir l'élève fermer et serrer ses mains devant les pauvres, alors que le maître les étend et les ouvre pour tout le monde ! O quelle grande dureté est celle du chrétien qui ferme son cœur aux nécessiteux alors que le Rédempeur le déchire pour que, par les ouvertures, nous voyions sa manière d'être avec nous et que nous fassions de même avec notre prochain. Et que veux-tu faire du trésor de la terre, si Lui avec son sang t'a acheté le trésor du ciel? Comment ne donnes-tu pas ton argent à celui pour qui Dieu a donné sa vie ? Comment ne distribues-tu pas ta fortune à celui auquel Jésus-Christ a donné non pas une partie de son sang mais tout le sang qu'Il avait.

Si tu es coléreux et si à n'importe quelle occasion tu éclates en paroles de dédain, considère, je t'en supplie, le Fils de Dieu. Au milieu de tant d'injures que lui lançaient injustement, non pas des étrangers, mais les siens propres, auxquels il avait rendu des services infinis, en ce moment même où il était injurié, quand les plaies étaient encore toutes

fraîches, quand les douleurs étaient encore toutes récentes et les tourments à leur maximum, Il rompit le silence de la souffrance passée avec cette parole de mansuétude infinie: « Pardonnez-leur, mon Père, car ils ne savent pas ce qu'ils font. » Et à coup sûr Il n'avait plus rien autre chose que sa langue sèche et embrasée par la soif, mais il ne voulut pas qu'elle restât oisive, afin que son sang et son cri s'accordassent en un point, non pas à demander la vengeance, mais à implorer la miséricorde. Il aurait, en convoquant toutes les armées des anges, pu venger une injure si injuste, mais Il ne l'a point fait; au contraire, observant Lui-même ses commandements non seulement il ne s'est point fâché, non seulement il n'a point menacé ni maudit ses ennemis, mais il a rendu le bien pour le mal, et a répondu par des paroles d'amour aux paroles d'injure. Il avait les épaules déchirées, les cheveux tirés, la barbe arrachée, le visage couvert de crachats, la tête couronnée d'épines, les pieds perforés et les mains trouées; et,

de même qu'un agneau devant celui qui l'égorge, de même que l'enclume sous les coups du marteau, Il se tait, souffre, et dissimule ; et quand Il parle, Il ne lance point de malédiction. Il ne demande point justice de ses ennemis; au contraire, Il demande à son Père de les bénir, en disant : *Pater, ignoscite illis,* etc. Que dis-tu Seigneur ? Comment excuses-tu ce qui n'a point d'excuse ? Comment atténues-tu la gravité d'une malice si claire, en lui donnant les titres et les noms de l'ignorance et ne démens-tu point ce que tu as dit : « Si je n'étais pas venu, si je ne leur avais pas parlé, ils seraient excusables de ne pas savoir, mais maintenant ils voient, et ils ont horreur de ce qu'ils voient ». Comment pourrait-on parler d'ignorance alors que les anges ont publié ta naissance, alors que les pasteurs t'adorent, que les Mages te reconnaissent, que les docteurs du Temple s'émerveillent de tes questions et de tes réponses, alors que saint Jean-Baptiste annonce publiquement *Ecce Agnus Dei,* alors que les gens,

pleins d'admiration d'entendre tes merveilles, disent *nunquam sic locutus est homo ;* alors que, voyant ressusciter les morts, ils confessent *quia hic est vere propheta qui venturus est ?* Quelle raison y aurait-il de douter, là où les aveugles voient, les boîteux marchent, les sourds entendent, les paralysés courent ? Et alors que tu faisais tes œuvres inouïes en vertu de l'Esprit-Saint on les attribue au démon ? Où est l'ignorance quand Pilate sait clairement que c'est par envie que l'on te livre entre ses mains et, en admettant que l'on ne voulût point reconnaître ta divinité, pouvait-on ignorer ton humanité, ta bonté, ta clémence, ta miséricorde, ta sainteté, ton innocence ? Qu'est-ce donc, Seigneur, que tu dis: *Ignoscite illis quia nesciunt quid fecerunt ?*

Tu pourras interposer ton autorité, ton cœur, ton sang, mais alléguer des excuses d'ignorance, je ne vois pas comment Tu pourrais l'expliquer. O l'incroyable exemple de miséricorde! ô patience inestimable! ô confusion de ceux qui exagèrent et incriminent les

offenses commises contre eux. Regardons-Le tous, avocat dans la cause de ses ennemis, et comme il diminue la culpabilité bien mieux qu'eux-mêmes ne l'auraient pu faire, pour nous enseigner à excuser notre prochain quand il nous offense ou tout au moins, à ne pas augmenter ses délits en taxant son ignorance de malice, puisque Lui appelait ignorance ce qu'il aurait pu appeler malice. O combien il sera facile de tolérer les injures si nous imprimons cet exemple dans notre imagination.

Quant à l'esprit de tristesse, si tu veux complètement le repousser, contemple le Christ crucifié, Lui qui, dans sa dernière douleur et sa dernière angoisse, en une plainte délicate et pleine d'amour, se tourne vers son Père en disant: *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me ?* Veux-tu voir que ce n'est point la plainte d'un cœur irrité et peu endurant; remarque la douceur de ce *mon* si tendrement répété deux fois: *mon* Dieu ! *mon* Dieu ! Veux-tu voir que ce n'est point la parole d'un homme désespéré ? regarde ce qu'Il

ajoute : *In manus tuas commendo spiritum meum.* O que de confiance l'âme reçoit à ce spectacle et combien, se sentant défaillir, elle redouble ses forces et dans la chute se fortifie, car le crucifix lui enseigne que, plus elle se trouvera harcelée, plus grand sera son désespoir, plus elle devra se tourner vers Dieu et lui dire : *Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonnée*, non pas pour se plaindre de la justice de Dieu, qui est juste dans toutes les épreuves qu'Il nous envoie, non pas pour Lui demander compte de ce qu'Il fait car Il peut agir à sa guise, mais pour Le supplier de donner à entendre pour quelle cause Il afflige et éprouve, si c'est pour purger, pour amender, ou pour humilier ou pour entraîner. O mon âme, comment serait-il possible que tu te laisses envahir par la mélancolie en considérant ce sang versé pour toi ? Si tu désespères de pouvoir te vaincre toi-même, avec l'aide de ce sang tu pourras excéder ton pouvoir, et les choses impossibles te seront faciles. Si tu as peur de ne pouvoir

obtenir une grâce, considère ce sang et tu verras que Celui qui a pu te donner tant ne te pourra rien refuser.

Si la paresse te pousse au sommeil et à la négligence, lève les yeux vers le Crucifié, et regarde : Il n'a même pas un endroit où reposer sa tête. Tu te trouves mou et abattu; regarde-Le, désarticulé, supportant sur ses pieds cloués le poids de tout son corps; considère qu'Il pourrait facilement descendre de la Croix, ne serait-ce que pour se reposer à terre, et qu'Il reste ferme dans les tourments pour mener jusqu'au bout l'œuvre commencée. Et comment voudrais-tu, restant oisif, vaincre le démon, si le Fils de Dieu, étant sans péché, n'ayant pas eu à lutter contre sa chair, vécut cependant dans les épreuves et les douleurs continuelles ? A coup sûr, si tu fixes les regards sur l'occupation et l'activité du Crucifié, tu seras confus d'être tiède et oisif, alimentant ta déchéance et ta petitesse dans l'illusion de la divine clémence. Ce n'est même pas sous le couvert de la miséricorde que pourra régner en

toi la tiédeur, car ton Seigneur, infatigablement, a cherché à te rendre la santé; jamais Il ne s'est lassé jusqu'au jour où Il rendit son esprit au Père, prêt et disposé à souffrir encore plus si sa faible chair avait pu le permettre. Et quand pourrais-tu être oisif et négligent en présence de la Croix pleine d'amour et de sollicitude pour te sauver ? Comment pourras-tu prendre du bon temps et de la récréation en face du Christ torturé pour toi ?

Quant à l'envie c'est sans difficulté que tu la chasseras de toi, en contemplant la bienveillance du Crucifié si générale pour tous, son amour si universel, qui n'excepte même pas ses ennemis, son sang répandu pour que les autres soient bons, son honneur perdu pour nous donner la gloire à tous.

Enfin, comme l'orgueil est le pire de tous les vices, plus que tous les autres, il se guérira par la continuelle contemplation du Crucifix. Si l'orgueil te pousse, contemple ton Seigneur si aimant, non pas vêtu de beaux vêtements, mains nu et enlaidi, couvert de honte et mis

en lambeaux; regarde-Le, avec sa tête, non pas couronnée de guirlandes fleuries, mais transpercée d'épines aiguës. Il ne porte point une chaîne d'or sur la gorge, mais les marques des nœuds d'une corde; son visage délicat n'est point couvert d'huiles odorantes, mais d'une immonde salive. Pas de cheveux arrangés, pas de barbe soignée, pas d'autre fard que les marbrures des coups, pas d'autre eau que le sang dont Il est baigné des pieds à la tête ; contemple un peu son divin aspect obscurci, ses yeux pleins de larmes, son front sanglant, ses tempes décolorées, sa tête penchée, ses bras étendus, son côté ouvert, ses pieds déchirés et ses mains percées. Contemple-Le te dis-je et tu verras que de toutes parts Il te prêche l'humilité. O mortel orgueilleux, si, à ce spectacle, tu restes impassible, tu seras plus dur que la pierre, car les pierres elles-mêmes se brisèrent; si tu ne trembles pas, tu seras plus insensible que la terre, car la terre elle-même s'émut; si tout occupé de penser à ta grandeur tu ne fais

pas attention à celle du Crucifié, tu seras plus païen que le Centurion, car le Centurion a dit : *Vere filius Dei erat iste.* Si ton cœur, à cette vue, reste sec et stérile, tu seras plus barbare que la foule qui, étonnée à la vue des signes qui se produisirent, se frappait la poitrine, toute confuse de ce qui se passait. O homme ! si le Fils de Dieu est dans une telle bassesse, veux-tu donc être élevé? Si Lui est pacifique, veux-tu donc être arrogant ? Si Lui foule l'honneur aux pieds veux-tu donc adorer l'honneur ? Puisque Dieu le méprise, pourquoi l'estimes-tu tant ? Rabaisse misérablement ton orgueil et choisis la dernière place puisque ton Seigneur a choisi la Croix ; confonds-toi, créature infiniment vile, de ne pas suivre le Christ crucifié pour toi. Si tu es vil, pourquoi te gonfles-tu ? et si tu es noble, pourquoi n'imites-tu pas Celui qui est grand parmi les grands? Si tu veux de la gloire, où en trouverais-tu une plus grande que de suivre le Dieu de gloire ? Si tu veux de la science, sache que celle-ci est l'unique philosophie : approche-toi de la chaire de la Croix

et là, tu entendras la dernière leçon du divin Maître. Lis, je t'en conjure, le livre du Crucifix et tu y trouveras tous les trésors de la Sagesse et de la Science de Dieu. Mais fais attention qu'ils sont cachés, car la Croix a des secrets infinis qu'elle réserve à ses élèves et à ses disciples. Etudie, te dis-je, dans le Crucifix et il te donnera la parfaite victoire sur toi-même et fera de toi comme un autre saint Paul : tu seras crucifié au monde et le monde crucifié à toi.

TABLE DES MATIERES

Préface, par P. Mandonnet, O. P.		7
Prologue		31
Chapitre premier		39
II.	La victoire sur soi-même en général	47
III.	Du vice de la gourmandise	53
IV.	Du vice de la luxure	61
V.	Des remèdes contre la luxure	71
VI.	De la colère	79
VII.	Des remèdes contre la colère	85
VIII.	Du dégoût de tout	93
IX.	Des remèdes contre le dégoût	101
X.	De la paresse	109
XI.	Des remèdes contre la paresse	117
XII.	De l'avarice	121
XIII.	Des remèdes contre l'avarice	137
XIV.	De l'orgueil	143
XV.	Des remèdes contre l'orgueil	157
XVI.	De l'envie	173
XVII.	De la victoire universelle sur tous les vices	183
XVIII.	Du remède universel à tous les vices.	191

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES
PRESSES D'HENRI DIÉVAL,
57, RUE DE SEINE, PARIS
:: LE 28 FÉVRIER 1923 ::

Importé de Belgique

13,139

241.44
C15

Cano, Melchior.

AUTHOR

La Victoire Sur Soi-Meme

TITLE

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

L'ARCHE